

BONNEMERE. Paris. Six mois, 20 fr. Un an, 40 fr.
Départ. — 25 —

Ce journal est adressé aux Bureaux du Journal, chez les correspondants, les abonnés, les directeurs de postes, et chez les directeurs des journaux, et à Londres, aux bureaux des Messageries.

Les abonnements partent des 1 et 15 de chaque mois.

INSÉRATIONS. — Les annonces, ordres, sont reçues à Paris, au bureau de la presse, 12 fr. la grande ligne en petit texte.

On reçoit en paiement des abonnements et des annonces les mandats à vue sur le trésor et sur la poste, et les effets sur Paris.

Le Siècle

Directeur-Gérant, M. LOUIS PERRIN

Propriétaire : M. LOUIS PERRIN

Collaborateur : M. LOUIS PERRIN

Le Siècle est publié tous les jours, sauf le dimanche et les fêtes.

Tout ce qui concerne le service du journal doit être adressé à M. Louis Perrin, Directeur-Gérant.

Le Siècle est en vente chez tous les libraires et chez les correspondants.

LUNDI 21 MARS 1842. — 7^e ANNÉE. — N° 84.

BUREAUX DU JOURNAL, A PARIS, RUE DU CROISSANT, 16, HOTEL COLBERT.

TIRAGE DU JOURNAL, ÉDITION D'HIER, 42,000 EXEMPLAIRES.

FRANCE.

Paris, 20 mars.

On sait aujourd'hui ce que l'influence et la dignité du pays ont eu à souffrir de la direction donnée à nos affaires extérieures depuis dix-huit mois.

Le plan de combattre et d'annuler autant que possible les garanties constitutionnelles de la liberté en abusant des termes de la loi pour en fausser l'esprit, sous l'empire de cette maxime que c'est un devoir sacré de faire tout ce qu'elle permet, ce plan machiavélique est désormais connu par les actes du ministère et même par ses aveux.

Sous ces deux rapports nous ne croyons pas qu'il existe un seul homme véritablement éclairé et impartial qui consente à défendre l'administration actuelle.

Restait la politique des intérêts matériels par laquelle cette administration avait promis de se signaler. Elle devait donner satisfaction aux industries en souffrance, ouvrir à notre commerce extérieur de nouveaux débouchés, mettre un terme aux anxiétés des colonies, accueillir en même temps les plaintes de l'agriculture, faire taire les rivalités, concilier les prétentions, trouver un remède héroïque à la où ses prédécesseurs n'avaient su appliquer que d'impuissants palliatifs, et couronner, enfin, la série de ses travaux par un vaste réseau de chemins de fer conçu dans une pensée toute nationale contre laquelle s'élèveraient en vain quelques murmures de l'égoïsme local.

On sait quelle a été la conduite du ministère à la suite de ces magnifiques promesses. Il s'était proclamé le serviteur, l'esclave des intérêts matériels afin de les séduire; mais quand le jour est venu de se mettre à l'œuvre, il n'a su que ruser avec eux comme il avait fait sur tout le reste.

Ainsi, à l'ouverture de la session, il annonce à grand bruit qu'il prépare de merveilleux projets pour étendre les relations commerciales de la France avec l'Europe. Aussitôt quelques intérêts alarmés, notamment ceux qui se rattachent à l'industrie des fers, s'organisent, se remuent, font entendre des menaces, et les grands projets de M. Guizot n'osent pas même aborder la discussion et rentrent dans le néant.

Dès l'année 1838 il avait été question de soumettre à une révision le tarif sur les toiles et les fils de lin fixé à 10 0/0, tandis qu'en Angleterre le droit sur nos eaux-de-vie, par exemple, varie de 600 à 1,200 0/0. Le gouvernement anglais, averti, fit des propositions plus qu'un peu sincères, pour revoir toute l'échelle des tarifs; les négociations, quatre ou cinq fois suspendues et reprises, n'ont eu aucun résultat, et pendant ce temps, comme le faisait observer avant-hier le *National*, les produits des manufactures de Leeds et d'Aberdeen, importés d'abord pour 3 ou 4 millions, ont été jetés sur nos marchés pour une valeur de plus de 20 millions. Le droit français sur les toiles reste toujours fixé à 10 0/0, et d'un autre côté celui de l'Angleterre sur nos vins et eaux-de-vie n'a pas été abaissé. Le ministère actuel avait annoncé l'intention de prendre un parti, mais le moment venu, il s'en est dispensé sous prétexte qu'il fallait ménager nos relations avec l'Angleterre (sans doute pour en obtenir, à titre de concession, le traité sur le droit de visite), et d'un autre côté parce qu'il avait à statuer sur des questions plus urgentes.

Ces questions plus urgentes sur lesquelles avait été appelé l'examen des conseils supérieurs du commerce, des manufactures et de l'agriculture, c'étaient particulièrement la question des bestiaux et celle des sucres. La première, qui est bien loin d'avoir été éclaircie jusqu'à présent par les soins de l'administration, et que celle-ci semble n'avoir fait apparaître que pour effrayer des intérêts qui ont besoin surtout de stabilité et de garanties, a été d'abord éliminée par cette considération qu'il

serait dangereux de toucher la même année, à deux grandes questions qui intéressent de si près l'agriculture. Il est toujours dangereux, en effet, de toucher à ce qu'on n'a pas suffisamment étudié.

Or, il est certain que le gouvernement est bien loin jusqu'ici d'avoir mis le public ou les chambres en état de prononcer avec pleine connaissance de cause sur cette question si grave. Un fait est incontestable, c'est que dans les grandes villes la viande est d'un prix exorbitant et qu'elle manque de plus en plus à l'alimentation des classes laborieuses. Quelle est la cause de cette élévation de prix? Quelles sont les mesures à prendre dans l'intérêt des consommateurs? La discussion s'est établie sur ce sujet entre quelques économistes et les agriculteurs, ces derniers s'appuyant sur les faits, les autres sur les principes absolus; mais le gouvernement, qui est au centre de tous les renseignements, qui connaît toutes les souffrances, qui peut comparer et qui devrait résoudre, qu'a-t-il fait pour dissiper les doutes, pour redresser les erreurs de la théorie, pour servir efficacement les intérêts de l'agriculture et ceux des consommateurs? C'est à peine s'il a présenté aux conseils réunis pour délibérer quelques documents incomplets, et ces documents, accusés hautement d'inexactitude, ont donné lieu aux plus vives, aux plus énergiques récriminations.

Les chasses étant dans cet état, on conçoit fort bien que le ministère ait ajourné ou abandonné la question des bestiaux; c'est évidemment ce qu'il avait de mieux à faire, bien qu'il se fût d'abord promis de la trancher; mais il aurait dû donner pour motif de cet ajournement son insuffisance, et non pas le désir ou la nécessité de résoudre auparavant la question des sucres; car cette promesse n'était encore qu'une déception.

Les esprits aujourd'hui sont en émoi à l'occasion de ce dernier ajournement. Ici, du moins, il y avait un point sur lequel toutes les opinions, tous les intérêts étaient d'accord: c'était l'urgence d'une solution. La marine, les ports de mer, les colonies, les fabricants de sucre indigène et les départements intéressés dans cette industrie, tous réclamaient de la part du gouvernement une prompte décision qui mit un terme à leur incertitude et qui prévint leur ruine. L'engagement était formel, il avait été public; les bases du projet, bonnes ou mauvaises, étaient arrêtées; tout à coup on apprend que ce projet de loi attendu, annoncé, vanté, était à son tour retiré du programme de la session. — Et pourquoi? Était-ce que la nécessité de statuer fût moins pressante ou que la difficulté de concilier les intérêts se fût accrue? Nullement. En ce qui touche la question même, rien n'avait changé.

Mais M. Guizot s'était avisé que le projet de loi fondé sur la proposition d'une indemnité pourrait bien échouer devant la chambre, et que l'ajournement, qui laisserait dans le doute et dans la crainte les intérêts rivaux, pourrait être au contraire très favorable à ses combinaisons électorales. Si l'on s'en rapporte au récit que fait ce matin le *Journal du Commerce* d'une réponse adressée par M. le ministre des affaires étrangères aux députés délégués des ports de mer, il aurait assez crûment laissé comprendre ses motifs. Toujours est-il que la majorité du conseil les a adoptés, et qu'une résolution, sur laquelle il n'est plus possible de revenir sans un immense ridicule, a fait écarter la question des sucres comme toutes celles qui avaient précédemment occupé ou agité l'opinion.

Les négociations du Havre, instruits les premiers de cette résolution, en ont parfaitement saisi le caractère. Il est possible que leur émotion, bien naturelle sous le coup d'une mystification si imprévue, les ait entraînés à des démonstrations un peu trop vives qui, partout imitées, ne seraient pas sans quelque danger pour l'ordre public; mais on ne saurait disconvenir que dans

leur adresse aux membres démissionnaires de la chambre du commerce, ils n'aient très judicieusement qualifié l'acte ministériel.

Après les promesses positives et réitérées faites par le ministère de mettre fin, dans le cours de la présente année, à une situation intolérable pour tous les intérêts;

Après l'annonce, solennelle faite par le ministre des finances lui-même devant les chambres, qu'il n'était plus possible de prolonger un statu quo ruineux pour tous;

Après la sanction donnée au projet du gouvernement par les conseils supérieurs, qui ont été consultés par loi;

Un ajournement serait un acte d'impudence, car le ministère sacrifierait ce qu'il regarde comme l'intérêt du pays à une question d'élections.

Oui, ce sont bien là les motifs qui ont déterminé le ministère; oui, les intérêts les plus pressants du pays ont été et seront sacrifiés par lui à des calculs électoraux. Le *Journal des Débats*, en ore ce matin, tout en repoussant avec une apparente colère les paroles du commerce du Havre, comme injurieuses pour ses patrons, n'hésite pas à s'écrier que la question d'élections est un intérêt tout au moins aussi considérable que la question des sucres, exclamation qui n'a pas besoin de commentaire. Eh bien! cette vérité que les habitants des ports de mer reconnaissent aujourd'hui, il y a longtemps qu'elle aurait dû les frapper.

Parmi eux il est certainement des hommes de parti qui ne s'étaient guère émus des plaintes les plus légitimes contre un ministère toujours prêt à sacrifier au besoin de sa conservation la dignité, la puissance, les libertés du pays; c'est un intérêt lésé qui maintenant leur ouvre les yeux, et le cri d'accusation qu'ils répètent est celui que l'opposition constitutionnelle s'est lassée à faire entendre; mais, par quelque voie et à quelque moment que la vérité se fasse jour, il importe surtout qu'elle soit connue. Elle se manifeste enfin de toutes parts, et nous avons l'espoir que cette majorité électorale elle-même que l'on s'efforce de corrompre ne tardera pas à rejeter, dans son indignation, un système politique dont le terme naturel est la ruine aussi bien que l'abaissement du pays.

A force de talents et de manœuvres pour consolider son existence, le ministère l'aurait-il sérieusement compromise? On parle de la retraite de M. Cunia-Gridaine, fatigué de porter ou de partager la responsabilité de beaucoup d'actes qu'il n'approuve pas et sur lesquels les confidences les plus intimes de quelques-uns de ses collègues, dans une occasion toute récente, ont habilement fait porter le poids d'une résolution qu'il avait combattue.

Nous sommes persuadés, et ce n'est pas ici de notre part une simple conjecture, que certaines mesures politiques dont une partie du cabinet s'applaudit secrètement ont vivement blessé la conscience de M. Cunia-Gridaine lorsqu'il les a tardivement connues; mais nous sommes également persuadés que si ces répugnances se sont fait jour, on n'aura pas manqué de lui dire qu'il y avait défaut de courage à abandonner ses collègues et défaut de prévoyance à leur créer des embarras. C'est ainsi que les hommes gens qui manquent de résolution se laissent duper et conduire, perdant toute la force qu'ils devraient emprunter à leur probité.

À l'occasion de la question des sucres, il est évident que les ministres politiques, comme on dit, se sont encore joués de la bonté de M. le ministre du commerce. On l'a laissé faire des enquêtes, promettre, s'engager, préparer un projet de loi; puis, au moment où il allait tenir parole, on a subitement paralysé son zèle au nom d'un grand intérêt électoral. — Son premier mouvement a été de se retirer; plusieurs journaux l'assurent, et nous n'en doutons pas, car sa position a été rendue fort difficile; mais on trouvera bien encore quelque moyen de le retenir.

FEUILLETON DU SIÈCLE. — 21 MARS.

REVUE DES THÉÂTRES.

Théâtre-Italien.

Représentation donnée au bénéfice de Mademoiselle Georges.

Mademoiselle Georges Weimer débuta au Théâtre-Français à seize ans dans le rôle de Clytemnestre, et jamais l'orgueilleuse épouse d'Agamemnon ne s'était montrée revêtue d'une plus magnifique beauté. Mlle Georges fut accueillie avec des transports d'admiration. Les journalistes du temps, Geoffroy en tête, ne tarirent pas d'éloges sur la beauté imposante de cette véritable reine du théâtre. Comme le style mythologique était encore en honneur dans ce temps-là, Geoffroy s'écriait avec un enthousiasme pyrrhique: « Sa taille est celle de la sœur d'Apollon lorsqu'elle s'avance sur les bords de l'Eurotas, environnée de ses nymphes. » Ainsi de suite: les critiques de l'époque épuisaient la liste des divinités olympiques; c'était Diane, Hélé, Junon. Je ne parle pas des vers. Desmoutiers, dans les *Lettres d'Emilie*, n'a pas surpassé les comparaisons en ce genre.

Cette nouvelle déité, à laquelle on finit par donner le nom caractéristique de Melpomène, apparut bientôt qu'elle n'était qu'une simple mortelle. Les amis de Mlle Duchesnois contestèrent le succès de la sœur d'Apollon, et l'on se donna quelques coups de poing (c'était l'usage alors) au parterre du Théâtre-Français en l'honneur des deux rivales; on s'arracha les yeux. Les admirateurs de Mlle Georges à qui ce malheur arriva y perdirent; ceux de Mlle Duchesnois ne purent qu'y gagner. La beauté n'était pas un des dons que Mlle Duchesnois avait reçus de la nature, mais elle avait une âme passionnée, ce qui vaut mieux. Elle avait ce qui manque à Mlle Rachel.

Mlle Georges, malgré ses éclatants succès, renoua un jour aux pompes de la tragédie, et se jeta dans les écueils du drame, où elle obtint de nouveaux triomphes. Enfin, au retour d'une pérégrination entreprise sous la direction de M. Herl, dans les contrées lointaines, la grande actrice a voulu nous rendre au plus vite le talent qu'elle a fait admirer des Tiroseux mers. En dépit de la Comédie-Française, qui n'a pas voulu le second, Mlle Georges est parvenue à organiser une représentation à son bénéfice. Le théâtre du Palais-Royal, toujours serviable et bon camarade, lui a prêté Déjazet et Achard, qui s'entendent si bien, et jusqu'à son directeur, homme de sens et d'esprit; le théâtre des Variétés a cédé Maillard, acteur intelligent et zélé, et Levassor, si amusant parfois; la Porte-Saint-Martin, vraiment généreuse, a donné Boeage, le comédien expérimenté

et consciencieux, l'artiste au sentiment vrai et profond. D'autres, comme Bochet, avaient apporté aussi le tribut de leur expérience et de leur bonne volonté.

Grâce à ce concours, la représentation de Mlle Georges a eu un heureux résultat. Dans Agrippine, l'actrice a retrouvé ses inspirations d'autrefois, et nous devons même la féliciter d'une simplicité de diction que durant la fièvre des drames frénétiques et hurleurs elle avait un peu altérée. Mlle Georges s'est beaucoup moins abandonnée à cette psalmodie entrecoupée d'exclamations et de soupirs qui a régné quelque temps sur les théâtres de boulevard; en un mot, elle a joué le rôle d'Agrippine comme on ne le joue plus au Théâtre-Français, comme on ne le jouera peut-être pas d'ici à longtemps.

Un acteur de la Porte-Saint-Martin, chargé du rôle de Burrhus, et Mlle Charton dans celui d'Alcée, se sont fait remarquer. Dans Lucrèce Borgia, Mlle Georges a constamment attaché l'assemblée, malgré la fatigue causée par la longueur du spectacle. Le bénéficiaire et Boeage, qui a rempli le rôle du duc d'Est de la manière la plus remarquable, ont été vivement applaudis. Ce drame, l'un des plus intéressants de M. Victor Hugo, a mené le public jusqu'à près de deux heures du matin, sans que personne ait quitté la salle avant la fin. Maillard et Moreau-Sainti, qui représentaient à cette fête l'Opéra-Comique, ont secondé heureusement Boeage et Mlle Georges. Inutile de dire que le bénéficiaire a reçu tous les hommages consacrés dans ces sortes de solennités. Parmi les spectateurs nous avons remarqué Ligier, dont les applaudissements semblaient protester contre la décision du comité du Théâtre-Français à l'égard de Mlle Georges. La célèbre tragédienne va quitter Paris pour aller donner des représentations en province. Elle y aura un grand succès.

Théâtre de l'Odéon.

Les *Ressources de Quinola*, pièce en cinq actes et en prose, avec prologue, de M. de Balzac. — *Lullier*, tragédie en cinq actes et en vers, de M. de Vence. — *Le Déshonneur posthume*, de M. Armand Durand.

Il est un spectacle véritablement affligeant, et par malheur trop commun dans le temps où nous sommes, c'est de voir des hommes d'une valeur réelle exposer presque de gaieté de cœur, à des chances plus qu'incertaines, une réputation méritée de talent et d'esprit. Ils ressemblent à ces navigateurs imprudents et aventureux qui se lancent sans boussole sur une mer dont ils ne connaissent pas les dangers: ils échouent misérablement au lieu de rencontrer le monde qu'ils ont rêvé. Christophe Colomb ne se retrouve pas tous les jours. Parmi ces malheureux chercheurs d'Amérique, il faut citer désormais M. de Balzac. Après le naufrage à jamais mémorable des *Ressources de Quinola*, il est permis de penser que M. de Balzac n'abordera pas à cette terre fabuleuse où il se flattait sans doute de découvrir une co-

médie nouvelle, inconnue à Molière et à Beaumarchais. Lorsque nous disons inconnue, nous croyons adopter les ambitieuses prétentions de l'auteur, car, dans la réalité, il a continuellement voyagé sur des flots longtemps sillonnés avant lui. Il s'est perdu dans la Méditerranée!!!

Ce n'est pas une chose facile que de rendre compte d'une pièce qui n'en est pas une, que de faire l'analyse d'une intrigue qui n'existe pas. Tout le monde est en proie au délire; tout le monde a vu passer devant ses yeux, pendant un accès de fièvre, ces songes de malade dont parle le poète, ces incohérentes images, ces tableaux qui se succèdent sans qu'on sache pourquoi, ces fantastiques illusions d'un sommeil troublé, cette déraison animée qui agit et se meut sous des formes grotesques, et dont l'esprit ne peut, au réveil, saisir le sens. Eh bien, la pièce de M. Balzac produit absolument le même effet, la même hallucination. Nous éprouvons en cet instant cette lassitude de corps et cette fatigue d'imagination qui suivent les nocturnes fantasmagories d'un cauchemar infiniment trop prolongé.

Tâchons, néanmoins, de nous faire un peu de jour dans cette nuit, un peu de lumière dans ce chaos.

Il est question d'abord (ceci forme le sujet de la pièce) d'un inventeur méconnu, d'un mécanicien, qui, sous Philippe II, comprend les forces de la vapeur, et veut, malgré l'inquisition, doter son siècle de cette découverte plus importante que celle de Galilée, car peu importe que la terre tourne ou ne tourne pas autour du soleil; mieux vaut pour l'homme tourner lui-même autour de la terre. Alphonse Fontanarès est pauvre, c'est le lot des hommes de génie: il n'a pour appui qu'un valet, Quinola. Camoens avait le nègre Antonio qui mendiait pour lui. Mais le valet de Fontanarès ne mendie pas, il donne! C'est un fripon dans le goût des Mascarille, des Labranche, des Gil Blas, des Lazarille de Tormes, des Figaro, qui a tout de ces bonshommes, excepté l'esprit. Quinola s'est attaché à Fontanarès. Il fait vivre son maître des produits de son industrie. Quinola parvient jusqu'au roi, auquel il explique fort longuement que son maître a trouvé le moyen de faire aller les vaisseaux sans voiles ni rames, plus vite que le vent et contre le vent, définition que l'auteur a trouvée si heureuse que les trente personnages de la pièce ne cessent de la répéter. Le roi jure que si Fontanarès met à exécution son dessein, il le fera grand d'Espagne et duc de Neptunado. Que dites-vous de Neptunado? On tire Fontanarès des cachots de l'inquisition. On l'envoie à Barcelone pour faire son expérience sur un vaisseau de l'Etat. Si Fontanarès ne réussit pas, il y va de sa tête.

À Barcelone, Fontanarès retrouve une jeune fille qu'il aime, mais le roi, et cela n'est guère généreux de sa part, n'a pas même agi avec cet inventeur comme notre gouvernement constitutionnel avec M. Mufot, pour son puits de Grenelle. Fontanarès se voit bientôt poursuivi et traqué par la meute des créanciers. Quinola passe son temps à les éconduire; mais les valets de don Juan savent beaucoup mieux leur affaire que ce Quinola; M. Dimanche est beaucoup mieux berné, et Mascarille et Scipin

Le véritable écueil de M. Guizot, maintenant que M. Passy s'est laissé ravir l'influence qu'il exerçait sur une partie de la chambre, c'est la faveur renaissante de M. Molé. Ce dernier, à l'approche des élections, aurait sur le rival qui l'a supplanté de bien grands avantages, si la fin de son administration n'avait été signalée par des scandales électoraux dont il prétend n'être pas responsable, mais dont le souvenir pèse sur lui. C'est ce souvenir principalement qui fait dire qu'entre M. Molé et M. Guizot, il n'y a pas de choix à faire.

Toutefois la différence que les hommes modérés du centre s'obstinent à apercevoir se marquera à leurs yeux de plus en plus, et il serait fort possible que si, contre toute apparence, M. Guizot obtenait dans les prochaines élections la victoire qu'il attend, un autre fût appelé à en recueillir le bénéfice. Quelques personnes vont plus loin et elles ne doutent pas que la chute du ministère ne précède l'époque des réélections générales. C'était notre avis il y a deux ou trois mois parce que nous raisonnions d'après les données du sens commun. Mais ce qui s'est passé depuis nous a fait comprendre que le gouvernement actuel pourrait aussi bien que la restauration se laisser aller par degrés à un aveuglement sans mesure.

Nous voilà menacés décidément d'une résurrection en forme de la vieille Sorbonne. Nos docteurs et leurs écuysers sont en campagne et poussent à outrance l'ennemi commun. M. l'évêque de Chartres, pour sa part, ne s'y épargne pas. A d'autres d'aller chercher leurs adversaires dans quelque poste universitaire de province, et de dépenser leurs coups sur le gros de la milice. M. Clauzel de Montals s'est chargé glorieusement des généraux. Depuis sa grande lutte contre le *Journal des Débats*, M. de Chartres est devenu l'homme des entreprises hardies; les postes d'honneur lui reviennent de droit. Les feuilles religieuses lançaient, il y a quelques jours, un cartel de M. Montals à l'adresse de M. Cousin; hier il est revenu à la charge contre l'Université, et c'était le tour de M. Jouffroi. Il faut que des raisons bien urgentes aient fait violence au prélat en cette occasion, et que ces raisons aient parlé plus haut que toutes les convenances; M. Jouffroi est décédé il y a quelques jours à peine, et il eût été généreux peut-être d'accorder quelques jours de trêve à ses cendres, avant de les troubler si violemment.

Nous le disions il y a quelques jours, nous ne contestons à personne le droit de parler à l'opinion par la voie de la presse, pas plus aux membres du clergé qu'aux autres citoyens. Mais ce droit-là, on ne l'exerce jamais qu'à ses risques et périls; c'est une arme à laquelle on se blesse si on la malheur d'en user mal. Le clergé, à cette heure, entreprend de dire son avis sur l'état de l'enseignement public; il contrôle la parole et les écrits des professeurs universitaires. C'est là un droit commun dont nous ne prétendons pas l'exclure.

Si un professeur en chaire abuse de la parole, il est bien que le mal soit signalé par les plus vigilants, que la société soit avertie du péril. Que le clergé use donc aussi de ce droit, s'il croit voir occasion de l'exercer; mais le danger de ce rôle commence avec l'abus. Si le clergé, en cela, abandonne à un esprit de dénigrement injuste, s'il se montre tracassier et, ignorant, s'il dénigre ou s'il interprète judaïquement ce qu'il dénonce, le clergé y laissera de son crédit, de sa considération; il produira de l'irritation, et des scandales et causera plus de dommage à la religion, par de telles polémiques, que n'auraient pu faire peut-être tous ceux qu'il traite d'ennemis. Et, en vérité, voilà tout simplement ce dont nous nous plaignons.

C'est-à-dire que les derniers écrits de M. Clauzel de Montals et de M. d'Astros témoignent bien haut de la compétence de nos prélats en matière de philosophie, et de leur irréprochable loyauté?

Qu'est-ce que les preuves sur lesquelles M. de Chartres appuie l'accusation d'athéisme qu'il a portée contre M. Cousin? « La notion de Dieu n'est pas absolument incompréhensible », aurait dit ce dernier. Et vous faites de cela une formule d'athéisme! Avouez que si M. Cousin eût imprimé la proposition contraire, que la notion de Dieu est absolument incompréhensible, vous eussiez encore jeté les hauts cris et conclu bien plus formellement par le reproche d'athéisme.

Ailleurs on dénonce M. Cousin comme panthéiste sur une phrase de M. Gatteau Arnould; c'est ce que fait le *Journal l'Univers*, qui est assez coutumier des plaisanteries du même goût. D'ailleurs, eût-on démontré que M. Cousin est panthéiste, ce que l'on n'a pas fait, en serait-il résulté que tout le corps enseignant professe la même doctrine? Il y a tel cours de la faculté des lettres dont le professeur a consacré cette année plusieurs leçons à combattre le panthéisme, et ce professeur n'est autre que le suppléant de M. Cousin.

Le procès que M. Clauzel de Montals intente à M. Jouffroi n'est pas plus sérieux. M. Jouffroi appartient, comme on sait, à l'école écossaise, qui est spiritualiste. Or, de quoi l'accuse donc M. l'évêque de Chartres? de matérialisme; et sur quel indice? sur une seule phrase dont le sens n'est pas complet, et que M. l'évêque déclare d'une métaphysique fort quintessenciée. Nous sommes assez de son avis; mais alors est-il bien sûr de

l'avoir comprise? Toute la doctrine de M. Jouffroi s'élève contre cette accusation de matérialisme. M. l'évêque de Chartres, à propos de M. Jouffroi et de l'Université, s'avise d'attaquer de compagnie la révolution. Or, ce qu'il nous en apprend passe en vérité toutes les bornes: il assure, entre autres choses, que dans les assemblées électorales d'aujourd'hui on ne nomme que les candidats qui font profession publique d'avoir commis quelque bassesse ou quelque crime qui méritait l'échafaud. Voici en outre une des apostrophes du prélat aux fonctionnaires de l'Université: « Sophistes sans pitié et sans entrailles, que voulez-vous faire de la jeunesse française? Voulez-vous, comme ce personnage infâme et abhorré des fables antiques, la transformer en animaux immondes et en bêtes féroces? »

La guerre entreprise par le clergé contre l'Université ne tournera ni à l'honneur ni au profit des agresseurs. La lettre de M. de Montals, aussi vide au fond que peu mesurée dans les termes, est un mauvais service de plus rendu au principe de la liberté d'enseignement. Nous avons défendu ce principe; mais l'assaut livré avec tant de haine et de fureur à l'une des institutions les plus utiles de l'Etat, nous avertit de l'usage qu'on en veut faire, l'Université, à coup sûr, n'est pas à l'abri de tout reproche; nous aurons l'occasion d'y revenir, puisque l'attention est tournée de ce côté; mais c'est une mauvaise guerre que celle qu'on lui fait là. Nous serions fort disposés à reconnaître que l'Université, dans ces dernières années, a contribué au retour des sentiments religieux, loin de les avoir affaiblis.

D'un côté, le silence et la modération dans lesquels le clergé s'était tenu depuis dix ans, d'autre part la direction spiritualiste donnée aux études, et substituée aux traditions du sensualisme qui y avait régné longtemps, voilà évidemment ce qui commençait à triompher de ces défiances, de ces dispositions anti-religieuses qu'avaient produites la violence et l'ambition politique du clergé sous la restauration. Aujourd'hui, malheureusement, on n'épargne rien pour les réveiller.

Angleterre.

LES WIGHS ET LES TORIES. — REVIREMENT D'OPINIONS.

On se souvient qu'au moment où sir Robert venait d'achever l'exposition de son plan de finances, lord John Russell se leva pour féliciter le premier ministre sur la largeur et la franchise de son système. Les journaux mêmes de l'opposition éclatèrent en éloges exagérés; on eût dit que l'Angleterre venait de retrouver le Pactole. Il y a certainement de la grandeur, de la hardiesse dans la manière dont M. Peel a abordé une situation difficile, et nous avons rendu pleine justice à son habileté, à son caractère, sans toutefois nous méprendre sur les causes qui avaient fait accueillir si favorablement un plan sujet à de graves objections.

Les nouvelles de l'Afghanistan venaient de tomber sur l'Angleterre; le ministre profitait de l'émotion causée par un péril national pour demander des sacrifices qu'un peuple qui se respecte ne refuse pas en pareille circonstance; les wighs, qui ont commencé la guerre de la Chine et ordonné l'expédition qui a amené le désastre de Caboul, n'avaient garde de s'opposer d'abord à un plan quelconque qui permettrait de remédier à leurs fautes. De là le succès d'enthousiasme obtenu le premier jour par M. Peel. La nation seule était réellement grande dans cette conjoncture; les partis, détournés un instant de leurs rôles parlementaires, y sont revenus maintenant, et M. Peel est aussi rudement attaqué qu'il a été démesurément applaudi.

C'est lord Brougham qui a donné le signal de la réaction. La chambre des pairs ayant rejeté sa motion, nous ne l'examinerons pas en détail. Il nous suffira d'en marquer les trois points principaux. Lord Brougham voulait faire déclarer en principe que le gouvernement ne pouvait, en temps de paix, recourir à une taxe de guerre; qu'il devait en ce cas être établi une distinction entre le revenu foncier et le revenu de l'intelligence; enfin que pour couvrir le déficit on pouvait relever des impôts dont l'abaissement n'avait produit que des pertes pour le trésor. Parmi ces impôts le savant lord a désigné celui qui porte sur les vins et eaux-de-vie de France. La même thèse, sous les moyens d'application, a été reprise dans les communes par sir Francis Baring, chancelier de l'échiquier du cabinet Melbourne. M. Baring a soutenu qu'il ne fallait pas recourir à un impôt de guerre en temps de paix; qu'il fallait distinguer entre les différentes espèces de revenu; puis abordant les chiffres, il s'est attaché à prouver que le système proposé par lord Russell joignait à l'avantage de n'être ni vexatoire ni inquisitorial celui de produire un excédant de 22 millions et demi de francs au lieu de 12 et demi qu'on pouvait attendre du plan de l'honorable baronnet.

M. Peel n'a pas trouvé convenable de répondre à cette attaque. C'est le chancelier de l'échiquier qui a été chargé de ce soin; il a dit, non sans raison: l'état de nos affaires dans l'Inde et en Chine équivaut à un état de guerre pour nos finances, et il est d'autant plus étonnant que sir Baring se plaigne de nos mesures, que c'est le cabinet dont il a fait partie qui les a rendues indispensables. Le chancelier a déclaré ensuite que l'a-

visement sur le droit des sucres étrangers était inadmissible, parce qu'il favoriserait le travail esclave; il a conclu en affirmant, sans preuves, comme on le pense bien, que la taxe sur le revenu ne serait ni inquisitoriale ni vexatoire dans le mode de perception. M. Baring a protesté que, fût-il seul, il ferait opposition au plan de M. Peel, surtout en ce qui concerne les droits différentiels en faveur des colonies, droits qui empêcheraient l'Angleterre de conclure aucun traité de commerce. Lord Howick et lord Russell ont adhéré hautement à cette opinion.

Les marchands, les banquiers, les actionnaires de la banque s'élèvent contre la taxe du revenu. Il y a de tous côtés des réunions; les pétitions vont arriver en foule; cependant le système de M. Peel finira par être adopté, parce que ce système est temporaire d'abord et pèse moins, après tout, sur leurs intérêts que le plan de lord Russell. M. Peel impose le monopole, mais il le laisse subsister. Les monopoleurs voteront en définitive pour son système.

La commission qui est chargée d'examiner le projet de loi sur les chemins de fer a choisi M. Dufaure pour rapporteur. M. Dufaure faisait partie de la minorité. La majorité, en le nommant, a rendu hommage à la capacité et à l'expérience de l'ancien ministre des travaux publics.

MM. les abonnés des départements dont l'abonnement expire le 31 mars sont priés de le renouveler le plus promptement possible s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du journal. Le renouvellement de cette époque étant le commencement d'un trimestre et par conséquent un des plus considérables de l'année, MM. les abonnés ne sauraient s'y prendre trop tôt.

Nous leur rappellerons en même temps que toutes les réclamations, demandes de réabonnement, et surtout de changement d'adresse, doivent être accompagnées de la dernière bande imprimée.

Nouvelles diverses.

On lit dans le *Messenger*:

« L'état de l'honorable M. Lacrosse s'est sensiblement amélioré. La balle a pu être extraite dans la soirée d'hier, et les médecins pensent que la blessure n'aura pas la gravité qu'on avait d'abord redoutée. »

— Un procès en diffamation avait été intenté à la *Gazette d'Auvergne* par M. le commissaire de police Vernet, relativement à un compte-rendu des événements de Clermont.

M. Berryer a soulevé un incident grave. Il a fait connaître que la plainte, déposée le 15 septembre, est restée sans suite pendant quatre mois et demi, et il est étonné que M. le procureur-général n'ait relevé cette plainte que par son réquisitoire du 27 janvier, c'est-à-dire après 1842, lorsque les lois sur la matière et notamment l'article 15 de la loi du 27 mai 1819 d'aut que les procès de presse doivent être jugés à la plus prochaine session des assises.

M. Berryer a ensuite plaidé deux moyens de nullité, tirés l'un de ce que les citations ont été données irrégulièrement, et principalement de ce que la cause, qui devait être appelée le 7 mars, a été renvoyée à la session extraordinaire sans qu'un arrêt de la cour soit intervenu; de l'autre, de ce que la plainte n'articulait pas les faits prétendus diffamatoires et procédait en termes généraux.

Après deux heures de délibéré, la cour a rendu un arrêt par lequel:

« Considérant que le gérant de la *Gazette* n'a pas été régulièrement cité, et qu'une ordonnance du président prononçant la remise de la cause n'a pu suppléer à cette citation, elle déclare nuls et non avenue les actes qui ont été faits, sauf au ministère public à se pourvoir de nouveau; dit qu'il n'y a pas lieu à statuer sur le surplus des conclusions. »

— La section de législation de l'Académie des sciences morales et politiques vient de présenter, dans sa dernière séance, la liste des candidats au fauteuil vacant par le décès de M. le comte Simon. La présentation a eu lieu dans l'ordre suivant: M. Girard, M. Macarel et M. Ortolan.

— On écrit de Mende (Lozère):

« Dans la nuit du 13 au 14 de ce mois, le courrier de Mende à Villefort, qui fait son service à cheval, a été assassiné près du village d'Orsières, commune de Saint-Julien de Tourneil. L'autorité judiciaire, assistée de la gendarmerie, s'est, au premier avis, transportée sur le lieu de l'événement. Mais jusqu'à présent rien n'a transpiré sur l'auteur ou les auteurs de ce crime, qui a été commis avec une hache, dont neuf coups ont brisé la tête du malheureux courrier. Tout porte à croire qu'on n'en voulait qu'à la bourse de la victime, puisque le paquet qui renfermait les dépêches a été trouvé intact sur le cheval qui le portait. »

— Par ordonnance royale, M. de Batsale, receveur particulier des finances à Orléans, est nommé receveur-général à Gap.

M. de Carbonel, receveur-général des finances du département de l'Aveyron, passe à la recette générale de Carcassonne. M. de Carbonel est remplacé à Rodez par M. le baron de Balhazar, receveur-général des Hautes-Alpes.

SUPPLÉMENT.

peuvent rendre à Quinola bien des points dans le jeu de tromper un père ou un beau-père. Le génie de Quinola ne s'élève, en effet, qu'à la hauteur de parades et d'arlequinades, dignes tout au plus de Bobèche et de Galimacré. C'est du *robot-macabre* descendu aux tréteaux des Champs-Élysées.

Une courtisane, Faustina Brancadori, a entrevu du haut de son balcon Alphonse Fontanarès; elle s'est éprise de lui aussitôt. Cet homme de génie lui a semblé joli garçon. Quinola et un compagnon de son espèce, qui l'a retrouvé, Monipodio, échappé comme lui des galères de Tunis, et qui s'est raccommodé avec la justice en se faisant espion, jugent à propos de tirer parti de l'amour insensé de la courtisane, maîtresse du vice-roi. Quinola, que toutes ses menées ne conduisent jamais à un résultat avantageux, qui a l'air de tout faire et qui ne fait rien, s'aperçoit bientôt que la courtisane lui causera plus de mal que de bien. En effet, lorsqu'elle sait que Fontanarès aime une autre femme, et le malade Quinola le lui apprend lui-même, elle cherche à nuire aux projets de l'homme de génie, afin de le ruiner, de le réduire au désespoir, et de se présenter ensuite à lui comme un ange consolateur. Elle encourage l'amour d'un secrétaire du vice-roi, nommé Sarpi, pour sa rivale; elle va même jusqu'à lui donner à entendre qu'elle sera sa maîtresse si ce mariage a lieu. Quel excès de passion! quelle délicatesse de sentiments!

Il serait presque inutile de dire, si nous ne voulions tout raconter, que Marie, la jeune fille aimée de Fontanarès, qui l'aime, lui a donné ses bijoux, ses diamants, pour qu'il mène à bonne fin son entreprise; Fontanarès est accusé de les avoir volés. Quinola en était bien capable, mais il n'a pas commis le crime. Marie se dévoue; elle vient faire l'aveu de ses dons. Fontanarès, poursuivi d'un autre côté par Sarpi qui réclame la promesse faite au roi de construire un vaisseau qui aille sans voiles ni rames, Fontanarès demande, suit son habitude, quelques mois de répit, car s'il est inventif, c'est surtout en fait de délais. Pour combler ses infortunes, on lui adjoint en qualité de collaborateur un faux savant, un âne bête, un pancer, un Murphurios, un de ces personnages dont Molière a épuisé le comique. Fontanarès indigné fait sauter son vaisseau au moment où il entend proclamer le nom de son indigne collaborateur. Et voilà comment la vapeur n'a été révélée que de notre temps. Fontanarès reste en présence de la courtisane et du valet fripon. Sont-ce là les seuls soutiens du génie? Si en effet l'auteur avait eu un but quelconque en écrivant sa pièce, ce serait la seule morale qui nous paraîtrait pouvoir en résulter.

Cette prétendue comédie, d'un genre inqualifiable, où l'auteur a cru imiter Calderon et Lope de Vega, et n'empruntant que le décor du théâtre dans son enfance, où l'esprit, qui fait presque partout défaut, n'est remplacé que par d'étranges antithèses, des termes d'argot, de revols anachronismes ou des calembours que M. de Bièvre lui-même aurait rejetés, a

été écoutée au milieu de rires continus. Comment tenir son sérieux devant un coq-à-l'âne en cinq actes, avec prologue et tableaux? comment approuver des plaisanteries bonnes tout au plus pour amuser des rapins d'atelier? Quel charme trouver par exemple à ces sortes de jeux de mots:

« Cet homme entend mieux la mécanique de l'amour que l'amour de la mécanique. » — « Vous êtes logé à l'enseigne du soleil d'or; est-ce une raison pour éteindre celui de mon petit fils. » — « J'irai le voir donner la bénédiction par les pieds. » (Il est question d'un homme qu'on doit pendre.)

« Allez dire à votre maîtresse que je pense, » dit un banquier à une soubrette. — « Je lui dirai que vous dépensez, reprend la camériste. — « J'en suis à la solution de mon problème », s'écrie l'inventeur. — « Et moi à la solution de continuité de mon pourpoint, » reprend le valet. — « La haine n'est pas le contraire de l'amour, c'est l'envers. » — « La perle de mon repentir s'échappe de mes yeux. » — « Il y a des situations où le cœur se brise ou se bronze; vous m'avez bronzé. » — « Par la grandeur de mes blessures je juge de la profondeur de mon amour. » — « Cela me fera réajuster les femmes. — o plus o (plus sot). » Ajoutez à tout cela la réclame et le tapage, qui n'étaient pas plus inventés que la vapeur sous Philippe II, et pour lesquels le public n'a pas voulu accorder un brevet à l'auteur. Faut-il citer encore ce mot précieux que Mme de Bausant, Mme de Mortsauf, Mme Firmiani, ces charmantes héroïnes des romans de M. de Balzac, auraient de la peine à pardonner à la marquise de Moudégar. L'amant de la marquise a été blessé grièvement en sortant la nuit de chez elle. Il n'en paraît pas moins à la cour le lendemain, de peur de compromettre sa maîtresse. Il a cru devoir dissimuler sa pâleur sous des couleurs d'emprunt, et la marquise, touchée de ce procédé, s'écrie avec émotion: *Il a des dents du rouge!* Cathos et Madelon n'auraient certainement pas mieux dit.

Nous n'avons pas le courage de poursuivre ces citations barbares; elles méritent, du reste, d'être entendues sur leur cause de leur étrange. Cette bouffonnerie nous semble faite pour amener quelque temps la foule à l'Odéon; chacun sera certainement désireux de voir par lui-même jusqu'où peuvent aller les aberrations d'un homme qui, dans d'autres ouvrages, a fait preuve de délicatesse, d'esprit et d'un grand talent d'observation. C'est une bizarrerie à étudier.

En vain M. de Balzac avait donné à un public de son choix (à un prix très élevé il est vrai) la plus grande partie de la salle; le sentiment général a protesté au nom de la littérature offensée par un de ses membres les plus éminents. Cette pièce a été montée avec un luxe de décors et de costumes qui fait honneur à l'Odéon. Si cette chute est une disgrâce pour l'auteur, nous le répétons, ce sera pour le théâtre un succès de curiosité. Il est impossible que parmi les nombreuses expériences auxquelles nous le laissons en définitive de se livrer, il ne s'en reçoive pas une où l'art ait quelque chose à gagner.

Ce théâtre a représenté encore une tragédie qui nous a semblé

avoir été composée du temps d'Arbogaste, alors que l'on croyait encore à la tragédie classique. L'auteur, M. de Venne, aurait obtenu, il y a trente ans, un succès qui l'eût peut-être mené à l'Académie. Aujourd'hui la tragédie de *Lattier* ira s'engloutir sans bruit dans le gouffre insatiable de l'Odéon. L'exécution de cette pièce a été quelque peu égayée par les acteurs chargés de la jouer. Ces messieurs entrent volontiers en conversation avec le public, et lui font part de leurs affaires, de l'état de leur santé et de leurs contrariétés individuelles. Ce spectacle, qui vaut bien l'autre, est vraiment très comique. L'un dit: « Messieurs, je suis fort enroumé; ce n'est pas ma faute si vous ne m'entendez pas. » L'autre: « Pa bleu, messieurs, si j'ai manqué mon entrée, ne vous en prenez pas à moi; le bruit que vous faites m'a empêché d'entendre la réplique. » Un troisième: « En vérité, messieurs, je ne vous comprends pas; vous avez l'air de croire que c'est moi qui ai fait ce vers-là. » On conçoit qu'une première représentation à l'Odéon est un des spectacles les plus réjouissants qu'on puisse voir. — Un *Deshonneur posthume*, de M. Armand Durantin, a rappelé, de fort loin, quelques scènes de *l'École des Vicillards*. La pièce a réussi. Une sur trois.

Hippolyte LUCAS.

Théâtre des Variétés.

Les Batignolles, vaudeville en un acte, par MM. de Villeneuve et Gabriel.

Vous connaissez Batignolles; le rail-way de Saint-Germain a fait de ce petit village extra-muros un faubourg de Paris. Batignolles possède une foule d'employés à modiques traitements et de petits commerçants de Paris. Le modeste bureaucrate relégué là sa femme et ses enfants. Les loyers sont à meilleur marché qu'à Paris; on évite l'octroi, et la promenade qu'il faut faire pour aller et revenir du ministère est recommandée aux budgétaires. Quant aux petits commerçants, ils louent deux ou trois pièces, flanquées de dix ou douze pieds carrés de jardin, qu'ils décorent fastueusement du nom de maison de campagne. Le samedi soir les voit tous arriver, pour repartir le lundi matin.

Dans la semaine, avant le lever ou après le coucher du soleil, on vient arroser quelques plants de cerfeuil ou de carotte, que la femme a bien soin de récolter. Deux courses à *Batignolles*, et elle est de retour avec une demi-douzaine de carottes. L'économie est toute claire. Telle est la population flottante de Batignolles.

S'il faut en croire la pièce nouvelle, Batignolles possède de plus une appétissante boulogne, Mme Beauregard, qui a beaucoup d'écus, et des yeux délicieux. Depuis un an que Dieu a rappelé à lui son défunt mari, c'est une procession perpétuelle dans sa boutique. Tous les maris de la

Deux arrêtés de M. le ministre des travaux publics renferment les dispositions suivantes :

1^o M. Conte, ingénieur ordinaire des ponts-et-chaussées, actuellement chargé d'un service d'arrondissement, dans le département du Lot, sera chargé de l'arrondissement d'Avignon (Vaucluse).

2^o M. Rebours, ingénieur ordinaire, attaché au service du département de la Corse, sera chargé de l'arrondissement du Blanc (Indre), en remplacement de M. Pille, appelé à une autre destination. (Monteur.)

Il vient de se passer à Caen des faits très graves contre la liberté de l'élection.

A la suite de la condamnation prononcée contre lui, pour excitation à la haine et au mépris du gouvernement, le gérant du *Haro* reçut un témoignage de sympathie qui protestait contre le verdict rendu par les jurés probes et libres triés par M. Target : il fut élu sous-lieutenant de la garde nationale. Mais le président du bureau refusa de proclamer le résultat du scrutin et ne dressa pas même procès-verbal des opérations, malgré les instances des gardes nationaux qui se plaignaient hautement de cette illégalité.

Mardi dernier, sans que la première élection ait été annulée ni par un acte exprès de l'autorité, ni par une décision du jury de révision, qui n'en a point été saisi, la compagnie fut convoquée de nouveau pour procéder à une nouvelle élection.

L'administration avait fait tous ses efforts pour faire réussir ses projets. Cependant elle n'est parvenue qu'à se faire donner une leçon sévère, qu'elle a cependant méconnue encore de la manière la plus scandaleuse.

La séance ouverte, une protestation énergique, signée par plus de cinquante gardes nationaux, fut déposée sur le bureau. Ces citoyens se déclaraient illégalement convoqués, attendu que la première élection n'avait pu être invalidée. On passa au scrutin ; 70 gardes nationaux présents répondirent à l'appel ; 40 refusèrent de voter et protestèrent lorsqu'on les appela ; 50 de ceux qui n'avaient pas signé la protestation prirent part au vote. Deux bulletins qui portaient le nom de M. Pons, gérant du *Haro*, furent déclarés nuls, sous prétexte que M. Pons se trouvait dans l'un des cas d'exclusion prévus par l'article 15 de la loi sur la garde nationale.

Quoi qu'il en soit, personne n'ayant obtenu la majorité, on procéda à un second tour de scrutin, qui donna 32 voix au gérant du *Haro*, c'est-à-dire dix de plus qu'à la première élection. Les bulletins qui portaient son nom furent encore déclarés nuls, et le président du bureau refusa de proclamer l'élection.

MM. les grands-croix, grands-officiers, commandeurs et officiers de la Légion d'honneur sont informés que les mesures sont prises afin que les deux semestres du traitement qui leur est dû pour l'année 1844 soient, sauf l'envoi préalable de leurs certificats de vie, mis à leur disposition vers la fin du mois de mars pour les paiements qui doivent se faire à Paris, et dans le courant d'avril pour les paiements à faire dans les départements.

Voici les détails publiés par la *Gazette des Tribunaux* sur la mort de M. Morlan :

M. Morlan, substitut du procureur-général près la cour royale de Pau, est mort ces jours derniers frappé d'apoplexie foudroyante. Il avait tenu l'audience et il quittait sa robe de magistrat au vestibule du parquet quand il tomba raide mort. M. le procureur-général et son secrétaire entendirent un coup sourd ; inquiets, ils descendirent, et ce fut pour eux un douloureux spectacle. A leurs cris, on accourut ; une sage-femme de l'établissement de la Maternité, voisin du Palais-de-Justice, fut la première arrivée ; elle pratiqua une saignée qui ne fit épancher qu'un sang noir et épais. MM. les docteurs Messec, Balle, Daran, survinrent ; mais tous les secours de l'art étaient inutiles : M. Morlan était mort.

Ce matin, à huit heures, est arrivé un événement douloureux rue des Fossés-Monsieur-le-Prince, au coin de celle de l'Observance. Une voiture chargée de farine, attelée de quatre chevaux, descendait rapidement la rue vu la pente énorme qui y existe, lorsqu'un homme, débouchant de la rue de l'Observance, glissa au moment où il voulait prendre le trottoir ; une partie de sa tête a été broyée et sa cervelle jetée au loin dans la rue. Cet homme était vêtu d'une veste, d'un pantalon et d'une casquette bleus. On pense que c'est un marchand de vin, il n'avait sur lui qu'une clef et des forêts. Il a été transporté de suite à la Morgue.

Les publications prescrites par les articles 42, 43 et 44 du Code de commerce pour la validité des sociétés de commerce vis-à-vis des tiers, doivent être faites, non seulement dans le lieu du siège de la société, mais encore dans celui où elle fait les travaux pour l'exécution desquels elle a été formée.

Cette question a été résolue en ce sens par décision de la quatrième chambre du tribunal de première instance de Paris.

La nuit dernière, d'audacieux voleurs ont forcé les contrevens et la fenêtre de l'étude de M^e Lehodrey, notaire à Thorigny (Manche). Après avoir allumé une chandelle, ils ont brisé la caisse et enlevé 9,000 fr. ; la veille ils auraient trouvé 50,000 fr. La justice fait d'actives recherches, et sera bientôt, nous n'en doutons pas, sur la trace des voleurs.

La foire aux jambons aura lieu, suivant l'usage, pendant trois jours consécutifs, les mardi, mercredi et jeudi de la semaine sainte (22, 23 et 24 mars courant), depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.

La foire se tiendra au boulevard Bourdon, à partir de l'extrémité nord du Grenier d'Abondance (côté de la place de la Bastille), en se

prolongeant vers la rivière. Les voitures des marchands seront placées en dehors des contre-allées, sur deux rangs se faisant face, la chaussée se trouvant au milieu. Les étalages des marchands qui ne conservent pas leurs voitures seront adossés aux barrières existant au-devant du Grenier d'Abondance. En cas d'empêchement, ils seront placés, soit en prolongation des marchands dont les voitures seront rangées en dehors des contre-allées, soit en dedans des barrières parallèlement et à un mètre de distance du mur de face du Grenier d'Abondance. Les marchands seront classés par département. Ils pourront exposer en vente à la foire toute espèce de marchandises de charcuterie, à l'exception du porc frais.

Pendant la durée de la foire, la circulation des voitures est interdite sur le boulevard Bourdon.

Variétés.

HISTOIRE DE L'ECONOMIE POLITIQUE (1)

PAR M. LE VICOMTE ALBAN DE VILLENEUVE-BARGEMONT.

Depuis un quart de siècle, l'économie politique est devenue, pour tous les hommes d'intelligence, une étude de prédilection. Nous sommes bien loin du temps où l'esprit le plus pratique, le plus absolu qui ait présidé aux destinées de la France, avait chassé du temple les *idéologues*, comme on disait. Nous ne le blâmons pas. Le pays n'avait plus alors le temps de discourir, les grands principes étaient posés, il fallait les voir fonctionner. Peut-être, d'ailleurs, prévoyait-il le dédale de notions confuses, d'opinions contradictoires, de déductions manquant de bases, qui devaient naître de l'encouragement donné à ces discussions par l'opinion publique.

Il fut un temps où cette confusion était excusable. Il s'agissait d'une science nouvelle, d'une science qu'il fallait fonder sur l'observation de faits compliqués, et peu d'hommes, même parmi les plus intelligents, observent avec sagacité, peu d'esprits sont assez patients pour attendre que les faits aient prononcé, avant d'offrir au public ce qu'ils appellent leurs théories.

Mais aujourd'hui, ce nous semble, l'économie politique est assise. Elle a ses axiomes, ses vérités hors de discussion ; d'où vient, cependant, que tant d'ouvrages passent outre comme si ces vérités n'existaient pas ?

Deux causes ont amené ce résultat. La première, commune à toutes les sciences où le jugement joue le rôle principal, est la prétention de tous d'être compétents sans études préalables. L'archevêque de Dublin, le spirituel M. Whately, dans l'une de ses leçons d'économie politique à l'université d'Oxford, raconte l'histoire de cet Irlandais auquel on demandait s'il savait jouer du violon. « Je n'en suis pas sûr, répondit-il, je n'ai jamais essayé ». De nos jours, un grand nombre d'écrivains vont plus loin que notre Irlandais : ils n'ont jamais essayé, mais ils affirment qu'ils savent.

Le temps s'avance, sans doute, où tout cela sera sans conséquence. Lorsque quelque rêveur, attaquant Newton, Laplace ou Arago, vient proposer à l'Académie des sciences quelque mouvement perpétuel, l'Académie fait promptement justice de ces divagations et renvoie l'inventeur aux éléments ; espérons que la section des sciences morales et politiques, posant quelque jour un corps de doctrine assis, arrêté, basé sur les vérités démontrées, saura distribuer le blâme où l'éloge, non pas seulement d'après le style de l'écrivain ou ses bonnes intentions, mais selon qu'il se rapprochera ou s'écartera de ces bases.

La deuxième cause d'écarts, la plus dangereuse, parce qu'elle est commune aux hommes qui ont étudié, c'est la propension qu'ils ont à étendre la sphère d'action des sciences qu'ils cultivent, à généraliser leur usage, à en faire, pour employer une façon de parler populaire, un cheval à toutes sables. Dans l'origine de toutes les sciences, nous observons ce fait, qui tient à la nature même de l'esprit. Les chimistes se sont crus de bonne foi sorciers ; les astronomes savaient lire l'avenir dans la marche des astres ; les prêtres se croyaient propres au gouvernement des nations ; les barbiens faisaient de la chirurgie. Il a fallu une longue suite de siècles pour que la distribution du travail intellectuel fût possible, et, chose remarquable, c'est à mesure que les sciences sont devenues plus vastes, à mesure que leurs résultats plus positifs, leurs services plus signalés, devaient exciter la vanité de leurs adeptes, que ceux-ci ont borné leurs prétentions, ont rétréci la sphère de leurs investigations, et se sont abstenus de la science générale. Ces résultats, qui prouvent l'esprit d'ordre et de méthode, n'impliquent nullement, nous nous empressons de le dire, contradiction avec la grande pensée de Bacon : « Toutes les sciences sont solitaires » ; mais cette division était utile au travail. Le temps de la synthèse n'est pas encore venu.

Cette dernière erreur est celle que nous devons reprocher à M. de Villeneuve. Homme de savoir et d'érudition, il n'a, selon nous, qu'un seul tort, c'est d'avoir étendu indéfiniment le domaine de l'économie politique, de s'être élevé de plein saut au-dessus de la sphère de cette science,

(1) 2 vol. in-8°. — Paris, Guillaumin.

et du haut de cette station, d'avoir dédaigné l'examen des vérités extrêmes de ses préceptes, préoccupé qu'il était des grands intérêts moraux et religieux des nations, et du tableau qu'il déroule lui-même de l'état des sociétés à diverses époques.

Il n'est donc pas surprenant que M. de Villeneuve soit peu satisfait de la définition actuelle de l'économie politique, la science de la production des richesses. Son travail est plus vaste : il a poursuivi la science universelle ; il a dû, par une définition nouvelle et large, se créer toutes sortes de droits pour ses incursions continuelles dans le domaine de la politique, de la religion, de la morale, de la conscience, etc.

Et puis, il faut le dire, dans le livre qui est sous nos yeux, cette erreur, si c'en est une, est moins sensible que dans un ouvrage élémentaire. Si l'économie politique n'est pas tout, elle tient à tout, à la paix et à la guerre, au vice et à la vertu, au bien et au mal ; on peut, à la rigueur, dire que l'histoire de l'économie politique est l'histoire du monde, et le monde nous a légué des richesses dont il nous faut retracer l'origine, et alors c'est un cadre qui n'a plus de bornes que la volonté de l'auteur.

Les monuments qui nous restent de l'économie politique des anciens sont peu considérables, et n'ont pas permis à M. de Villeneuve de consacrer de longues pages à ce sujet. Néanmoins on ne lira pas sans un vif intérêt sa pensée sur l'excellence de la religion chrétienne. L'égalité prêchée par le Christ est en effet l'une des bases de la science de la production des richesses, et l'Evangile est plein des plus saines doctrines de l'économie politique. Le repos du dimanche, l'observation des jours maigres sont des réglemens économiques d'une haute importance, et il est fâcheux que les prêtres les aient compromis en changeant leur caractère. Peut-être cela fut-il autrefois nécessaire. Aujourd'hui le langage de la raison se chargera de les réhabiliter.

Nous signalons avec plaisir, comme un sujet d'études attrayant, le rapide exposé des principes qu'ont établis les économistes modernes, les Gournay, les Quesnoy, et après eux, Adam Smith, Turgot, Say, etc.

Dans cet exposé le style de M. Alban de Villeneuve s'élève avec la pensée qui le remplit. Il s'agit pour lui de l'humanité tout entière, de ses progrès, de ses destinées, de son bonheur. Il loue avec ferveur les hommes et les choses qui lui paraissent asseoir ses destinées futures. Il blâme, il stigmatise sans ménagement les écrits et même les intentions des hommes qui, selon lui, égarent le genre humain.

C'est là qu'il attaque sans pitié l'un des plus vastes monuments élevés à l'esprit humain, l'Encyclopédie ; c'est là qu'il dénonce Voltaire, Diderot, Dalmberg, qui ont eu, cela est constant, une immense influence sur l'application d'une science basée sur la justice, sur l'égalité, sur la liberté, dont ces grands hommes furent les plus ardents apôtres.

De la lecture attentive de cette partie du livre de M. Alban de Villeneuve il ressort ce qui suit :

M. de Villeneuve accepte les préceptes de la science ; il loue Quesnoy, Gournay, Turgot et Smith, mais il accuse l'économie politique moderne d'avoir séparé la science de la religion et de la morale et d'avoir bû la révolution. Or, il faut ajouter que M. de Villeneuve reconnaît presque explicitement que la révolution a été l'événement nécessaire à l'application de la science, au gouvernement des peuples ; il ajoute que l'égalité des charges, l'assiette morale de l'impôt, la règle, la justice dans les dépenses, étaient des choses fort peu respectées dans le temps où la religion et la morale étaient censées faire partie intégrante de l'économie politique. Le livre de M. de Villeneuve est plein de pages éloquentes sur les énormes iniquités de ce bon temps ; il ne lui manque, pour tirer une conséquence équitable, que de comparer directement les deux époques.

Après avoir accepté les données de la science, après avoir reconnu que tout travail doit nécessairement obtenir un salaire, il nous semble que c'est oublier cette loi de la production des richesses que d'appeler à l'aide de l'économie politique les vertus théologiques, la Foi, l'Espérance, la Charité ; tels sont cependant les moyens héroïques auquel a recouru M. de Villeneuve pour réconcilier la théorie et la pratique. C'est là une erreur, et une erreur dangereuse, nous ne saurions la proclamer trop haut, car elle pourrait faire penser avec l'auteur que tous les efforts sont inutiles pour remédier à l'état de choses actuel, et que ceux des économistes sont les plus inutiles de tous.

Que les hommes de bonne volonté, à quelque science, à quelque opinion qu'ils appartiennent, enseignent au malheureux à supporter la misère, à espérer un meilleur sort, au riche à pratiquer la charité, l'abnégation, le désintéressement, il n'y a rien là que de louable assurément, et c'est une tâche encore assez grande, assez pénible, assez lourde aujourd'hui. Mais il est néanmoins une classe d'hommes auxquels un pareil enseignement ne convient pas. Ces hommes sont les économistes. L'architecture n'enseigne pas à étayer les mauvaises constructions, elle apprend à en faire de solides.

Que prouve l'exercice de la charité, sinon le besoin qu'ont les misérables d'être secourus ? Or, le but de l'économie politique est de rayer de

la commune, tous les muguets du voisinage affluent auprès du four de la charmante coquette ; tous sont repoussés. Le fils d'un meunier, M. Médard, plus amoureux ou plus entreprenant que les autres, s'est introduit dans la maison sous le nom de Rigolette ; il sert ses amours en qualité de fille de boutique. Ses affaires n'en vont guère mieux qu'auparavant ; le défunt mari a emporté tout ce qu'il y avait de tendre au fond du cœur de la belle Beauregard. Mais voici qu'une conspiration s'organise : les femmes de Batignolles sont furieuses de se voir sans cesse délaissées pour cette petite pie-grièche de boulangère ; on décide qu'il faut la compromettre pour la forcer de se marier. Mme Caillette, cabaretière à la barrière de Clichy, est à la tête du mouvement. Les plus jeunes entre les Batignolaises se déguisent, sous le galant costume de commis de l'octroi ; bientôt une demi-douzaine de gabelous sont réunis autour de la piquante veuve, on boit le vin du pauvre Beauregard, les propos deviennent légers, des chansons un peu grivoises se mêlent à des conversations un peu vives, et c'est au milieu de ce tohu-bohu que la joyeuse société est surprise par toute la population de Batignolles, Mme Caillette la cabaretière, Mme Paletot l'écaillière, Mme Loiseau, Mme Renard, Mme Chardon, toutes les bonnes langues de la localité. La réputation de la veuve est légèrement entamée, il faut chercher un protecteur. Rigolette se change en Médard. Un sourire lui répond. Dans un doux transport, le meunier s'écrie : Belle boulangère, voilà quarante jours que je cherche à vous plaire ; on dira de moi comme de mon patron saint Médard, il a plu quarante jours plus tard.

C'est là une grosse farce. Est-elle amusante ? Nous n'en savons rien, nous n'avons entendu que quelques gros rires au parterre. Mais Flore est la cabaretière, la jolie Mme Bressant la boulangère, et Rigolette Médard, c'est Hyacinthe.

Théâtre du Palais-Royal.

La Chasse aux Vautours, vaudeville en un acte par M. Varner.

Le vautour dans le langage moderne est très facile à peindre sans qu'il soit nécessaire d'aller chercher M. de Boffin. — Regardez Sainville, et vous avez votre affaire : deux petites et grosses jambes supportent un gros abdomen qui surmonte une vilaine grosse face ridée et trônée, le tout couronné d'un vieux gazon poudré ; ajoutez à cela un mauvais pantalon d'une couleur non définie, une redingote marron faite il y a vingt-cinq ans et revendue dix fois au Temple, et vous avez votre vautour, c'est-à-dire votre propriétaire, lequel répond à l'articulation du nom de Pinchonnet. Or, de tous les vautours présents et à naître, celui-là est le plus terrible : le locataire est pour lui ce qu'est l'oiseau pour le boa, la mouche pour l'araignée. M. Edmond, jeune adolescent, plein de candeur et d'innocence, est venu tomber dans les serres du redoutable oiseau de

proie. Mais M. Cheronnet, son ami, est un luron qui pratique la chasse aux vautours d'une façon remarquable. — Un bail des plus onéreux a été signé pour neuf années. Voici M. Cheronnet à l'œuvre. On apporte un cor de chasse, une grosse caisse, et à grand orchestre les deux amis exécutent une symphonie à la manière de M. Berlioz. — On brise les chaînes, on met le mobilier au pillage, on vide la fontaine sur le plancher, on danse avec la cuisinière le galep le plus infernal et le plus échevelé. — M. Pinchonnet est devenu fou, il ne sait plus à quel saint se vouer, le vautour est apprivoisé, il se rend, il demande la nullité du bail que le redoutable Cheronnet accorde moyennant quinze cents francs d'indemnité. — Le marché est conclu. — La chasse est terminée.

Il y avait dans ce vaudeville une idée comique que l'auteur a longuement développée ; l'exécution de son idée ne prend rien moins qu'une heure et demie. Quand la chasse sera diminuée de moitié, le public pourra y prendre quelque agrément.

Cu. de M.

Théâtre de la Gaîté.

Première représentation de la *Dot de Suzette*, drame en quatre actes, de MM. Gustave Lemoine et Dinaux.

La *Dot de Suzette* ! voilà au moins un titre qui résonne agréablement. Nous allons nous reposer de ces massacres de gens vertueux que commettent si souvent les théâtres du boulevard ; nous allons applaudir à de bonnes actions, cela nous plaît infiniment mieux.

Suzette est une pauvre fille dont les parents, beaucoup trop modestes, ont désiré garder l'anonymat. Abandonnée dans un fossé, elle a été recueillie par une grande dame, la marquise de Senneterre, qui l'a élevée dans la pratique de toutes les vertus et dans la connaissance parfaite de l'orthographe. Parvenue à l'âge où le cœur commence à comprendre, elle a vu avec effroi qu'elle était aimée du fils de sa bienfaitrice et qu'elle l'aimait, car il y a entre eux le testament d'un père mort au champ d'honneur, et qui assigne pour épouse à son fils la fille d'un de ses amis devenu aveugle sur le même champ d'honneur.

Suzette, par reconnaissance pour sa bienfaitrice, consent à épouser M. Chenu, marchand de bouffes, qui joint de la confiance illimitée de ses concitoyens ; mais au moment où ce mariage va s'accomplir, le vicomte arrive et déclare à la face du soleil et de l'autorité, en écharpe tricolore, qu'il aime Suzette et qu'il en est aimé. Chenu, peu satisfait de cette déclaration, demande des explications à sa future et la décide à le suivre : il l'épousera en Bretagne chez sa vieille mère. En apprenant le départ de Suzette, le vicomte part pour un pays fort lointain selon toute apparence.

Six ans se sont écoulés. Grâce aux bouffes qu'il élève et à la dot de Suzette, M. Chenu a fait fortune. Il est devenu millionnaire et fournisseur

général des chaussures de l'armée républicaine. Quant à Suzette, elle aime plus que jamais le fils de sa bienfaitrice. Malgré toutes les recherches de M. de Préval, c'est le nouveau nom de Chenu, elle n'a pu avoir de ses nouvelles, lorsque la Providence, toujours complaisante, ramène le même jour et à la même heure la mère et le fils. Tous deux sont pauvres, souffrants, ruinés, et trouvent asile et protection sous le toit du généreux époux de Suzette. Mais Préval aime aussi Suzette, et malgré la reconnaissance qu'il doit au comte, qui a récemment sauvé sa mère d'entre les mains des chouans, il ne peut s'empêcher de la haïr.

Cependant Préval, caché derrière une porte, a assisté à la conversation des deux amans. Emu de pitié, le digne homme se sacrifie. Il avoue qu'il n'a jamais épousé Suzette, qu'elle est libre, et il ajoute avec effort qu'il ne l'aime pas ; puis il rend au comte tous ses biens et part pour les Pyrénées, dernier refuge des personnes sensibles qui souffrent d'un amour malheureux ou d'un rhumatisme.

Cette pièce, habilement conçue, est pleine de situations touchantes. Le dernier acte surtout offre un vif intérêt. La *Dot de Suzette*, sujet emprunté à un roman de Flévie, renferme les mêmes éléments de succès que la *Grâce de Dieu*. Nous souhaitons qu'elle ait le même sort.

Francisque a été fort applaudi dans le rôle de Chenu. Mlle Clariette a parfaitement rendu celui de Suzette. Les autres rôles ont été convenablement joués par le reste de la troupe.

P. S. Le théâtre des Délassements-Comiques a donné ces jours derniers deux pièces nouvelles : *Les Gueux de Bruges* et *Un Secret de Femme*, qui ont justement réussi.

C. G.

C'est à tort qu'on a répandu le bruit du prochain départ de Mme Dorus-Gras pour l'Italie. Notre célèbre cantatrice française ne quittera point Paris. Sa santé s'améliore de jour en jour, et l'on doit espérer sa prochaine rentrée à l'Opéra.

Aux Italiens, ce soir lundi, au bénéfice de Mme Grisi, le premier acte de *Norma* et les deux derniers de *I Puritani*, chantés par Mmes Grisi, Amigo, MM. Mario, Tamburini, Lablache, Morelli.

Aujourd'hui, à l'Opéra-Comique, le *Pré-aux-Clercs* et *Frère et Mari*.

Au Vaudeville, les *Mémoires du Diable* ont le privilège d'attirer la foule et de remplir la salle chaque soir.

Ce soir, au Palais-Royal, *Létiéras*, la pièce nouvelle, et des chansonnettes par Achard.

— Le Navalorama offre en ce moment à ses visiteurs un Ciel de trois cents mètres de surface mobile, varié des effets du calme et de la tempête, du jour et de la nuit.

Les vues de Sainte-Hélène sont toujours visibles de 11 heures du matin à 6 heures du soir, place de la Concorde, au Mât pavisé.

la langue des habitants du globe le mot *mière*. C'est presque un crime pour un économiste que de détourner de son but une si noble science en se bornant à recommander des palliatifs aux tristes effets de l'erreur, de l'injustice, de l'ignorance. Comme chrétien, comme homme de bien, M. e vicomte Alban de Villeneuve mérite toute notre sympathie; comme économiste, il s'est écarté du droit chemin, car il pose en axiome qu'il y aura toujours des malheureux. Par là il éloigne les applications de la science et porte les gouvernements à rêver les actions des puissances du moyen âge, qui après avoir volé, pillé, ruiné des provinces, faisaient la paix avec leur conscience en bâillant un hôpital et en distribuant quelques aumônes.

HIPPOLYTE DUSSARD.

MODES.

Si nous n'étions au grand jour de la solennité fashionable, si mes devoirs m'imposaient de rechercher ce qui se prépare dans cette intention, en vérité, mes lectrices, je détournerais ma pensée et la vôtre du printemps que m'indique le calendrier, et j'attendrais des temps meilleurs. Que faire des capotes de crêpe et de ces jolies dentelles de paille qui étalent leur coquetterie fragile derrière les vitres des magasins? Que viennent-elles faire les imprudentes, attirées par une journée de soleil? croient-elles résister au vent brutal de l'équinoxe? Ayons pitié d'elles et laissons-les dans le silence.

J'ai vu de belles et riches toilettes; j'ai vu chez Rosset un châte de cachemire orange qui coûte un prix fabuleux; chez Herbault, chez Mme Baronne, des modes ravissantes; chez Mmes Brunet et Leymarie des robes d'un goût pittoresque et comme il faut. Eh bien! rien ne m'a paru aussi à propos, aussi bien conçu qu'un petit manteau dont je vais vous parler.

Un petit manteau de femme, pour l'été! léger, gracieux, confortable. Au premier abord on se dit que l'alliance de toutes ces qualités est impossible; je l'ai cru, moi aussi; mais comme il m'est arrivé cet hiver de m'être attiré un reproche pour avoir assez inconsiderément parlé d'un paletot sans en avoir un paraissant merveilleux, je suis allée cette fois chez M. Lecomte, et c'est après avoir examiné le petit manteau féminin que je vais vous le décrire.

Il tient en même temps du crêpe et du camail. C'est une pèlerine, car il ne fait que cacher la taille et ne descend pas au genou; c'est un manteau, car il couvre parfaitement les bras sans les embarrasser; il enveloppe la personne tout entière, jusqu'à la tête même, qu'il couvre d'un capuchon artistement coupé pour enfermer le chapeau sans le déformer. Jamais les femmes n'auront porté de vêtement qui réponde mieux aux exigences du manteau. Les femmes élégantes ont maintenant leur cape de voyage. M. Lecomte appelle ceci le manteau steeple-chase; il le fait en tissu imperméable, souple et léger comme du cachemire; son volume est tellement petit, que le valet de pied dont on se fait suivre dans la rue peut facilement le mettre dans sa poche ou le porter sur son bras, comme les hommes portent eux-mêmes le mackintosh — au lieu de parapluie.

Ainsi plus de panique si un gros nuage gris se creève au-dessus de nos têtes pendant un promenade en voiture ouverte; plus de toilette douloureuse dans la crainte d'une averse à la sortie du spectacle; le manteau steeple-chase répond à tous les dangers et protège la plus délicate parure. C'est le préservateur le plus commode et le plus élégant que l'on ait jamais porté. C'est vraiment le manteau des marches aventureuses, des promenades à cheval, des courses au clocher, le vêtement de la lionne, le steeple-chase en un mot.

Chez Delisle, Longchamp est dix-huitième siècle. Les pékins à grandes raies aussi larges que le pouce ont des effets glacés assez étranges. Rouge et rose, hyacinthe et violet, aigle-marine et bleu, aurore et pislache, sont des mélanges neufs et recherchés. Les taffetas glacés aussi rappellent les mêmes nuances. Je dis taffetas avec l'intention que ce mot soit pris dans l'acceptation exacte; le gros de Naples, sec, terne et épais, est remplacé par ce taffetas, dont le travail brillant à beaucoup plus de souplesse et de légèreté. Delisle croit aux doubles jupes, et on retrouve cette provision dans le choix de ses étoffes. Ses petits taffetas à raies ombrees, ses taffetas grenadins à carreaux qui ne se chiffonnent jamais sont des merveilles de bon marché.

Encore plus simple que ces étoffes de soie ordinaire, il y a un tissu de laine nouveau au Siège de Corinthe; il est en poil de chèvre, à mille raies, tout-ou, brillant par le mélange de la soie qui le glace; c'est un négligé de printemps fort joli et solide. Ce magasin comprend sous la dénomination de fantaisies une foule de charmantes petites étoffes dont la description vaudrait moins que ma simple recommandation de les voir.

Jusqu'à ce que l'on sache s'il y aura des camails de taffetas à Longchamp, nous pouvons parler des châles qu'y enverra Rosset. Le châle orange dont il était question tout à l'heure est une curiosité précieuse. Jamais on n'a vu tant de nuances fines et pures; aux quatre coins, il est marqué par de beaux perroquets panachés, portant d'une façon tout-à-fait coquette une petite tête couronnée d'une aigrette retombant en crinière. La bordure est composée d'animaux et de personnages; on distingue parfaitement une caravane, des éléphants et des singes accompagnant un palanquin. Sans doute Rosset aura de nouveaux châles du même genre, mais celui-ci peut être regardé comme une innovation inconnue par sa complication savante. Que que tienne que soit un châle de cachemire, il est plutôt négligé que paré; mais comme tout luxe véritable, il se maintient en faveur, et un beau châle est toujours de bon goût. Ceux de Rosset donneraient des désirs aux plus raisonnables, d'autant que le luxe ne peut

se présenter sous forme plus mesurée; ses prix sont d'une modestie encourageante.

Les chapeaux prennent une direction qui donne au visage un air résolu. L'an dernier, toutes les femmes avaient la tournure jeune, et quelque chose de simple dans la physionomie; cette année, le chapeau avance au-dessus du front rend l'aspect sévère; cette mode est infiniment moins seyante que l'autre, et il est important de connaître les magasins où l'on comprend que les frais ne doivent pas être sacrifiés à une mode; le bon goût de Lucy Hocquet sait faire valoir le visage, tout en laissant au chapeau sa forme neuve et caractéristique. Il met sur le haut de la forme des bouquets ou des plumes, posés avec grâce; il a fait pour ces jours de fête une capote en crêpe vert pomme avec des tulipes et des violettes, fleurs de la saison. C'est la plus jolie coiffure de jour que puisse porter une femme blonde et jeune.

Je ne vois pas aujourd'hui, en pensant aux fleurs nouvelles, ce que fait Constantine. Laissons venir un rayon de soleil pour éclairer ses plantes-bandes artificielles. Je m'en repose sur lui, d'ailleurs, pour vous y adresser au hasard, et vous y donner rendez-vous la semaine prochaine.

Mayer ne s'est pas contenté de donner des gants perfectionnés par de légers changements, il a tenu de grands engagements faits avec les hommes qui apprécient ses nouveautés. Mayer n'est plus uniquement célèbre par ses gants, il est justement renommé par ses fantaisies de bon goût. On parle beaucoup d'une cravate brodée en fil d'Ecosse sur de la batiste lilas foncé qu'il a fait faire pour lord D. C'est un ouvrage charmant et recherché. Les bretelles de Mayer en taffetas piqué sont élégantes et d'une simplicité parfaite.

Verdier a des bijoux, des merveilles; mais devant ces nuances qui nous envoient de la grêle froide et désolante, il faut tenir fermes et cachées ces jolies ombrelles que Verdier avait disposées pour la grande semaine. Quant à moi, je n'en dis rien; à toutes choses il faut son but — pour parler d'une ombrelle, j'attends le soleil.

Ce que j'ai à vous dire, mes lectrices, à vous recommander avec insistance, c'est un talent qui mérite toute notre considération; à la faveur duquel vous devrez de voir revenir des richesses anciennes, de conserver des richesses nouvelles. M. Coet blanchit les dentelles dans une perfection rare, et par un procédé qui a l'avantage de ne pas fatiguer la dentelle ni la broderie, quelque altérées qu'elles soient. D'ailleurs, pour une broderie dont la mousseline est vieillie, pour une dentelle dont la fleur s'attaque le fond, Mme Coet a des secrets de transformation. Elle a tout le savoir que donne l'étude et tous les moyens que réclame l'intelligence. Une autre fois nous parlerons de la perfection avec laquelle elle apprête les broderies en relief, et de l'habileté qui lui permet de blanchir les camails couverts de plusieurs rangs de garnitures sans les découdre, ce qui épargne infiniment de temps et d'ennuis.

Il me reste à vous dire que Mme Coet demeure rue d'Argenteuil, 8. Nous en reparlerons quelquefois.

CONSTANCE AUBERT.

AUX AMATEURS DE JARDINS ET DE BOTANIQUE. — Depuis près d'un siècle, la naturalisation en France du colombar herbacé annuel a cessé d'être un problème. Pourquoi ne réussit-il pas comme plante d'agrément, sous la latitude de Paris et du nord de la France, alors que, dès 1778, Fleischmann, jardinier de la cour de Saxe, était parvenu à l'élever en Allemagne, en plein air?

La graine que nous annonçons au public nous est récemment arrivée de la Louisiane. Nous la garantissons pour être fraîche et de première qualité. En suivant les instructions renfermées dans chaque boîte, les amateurs auront le plaisir de la voir lever en peu de jours, fleurir dès le troisième mois, et, six semaines après la floraison, les ovules ou capsules, commençant à mûrir, s'ouvriront et laisseront échapper de légers flocons d'un coton vierge entremêlés de graines.

La boîte, avec l'instruction, se vend 1 fr. 50 c., rue Laffitte, 40, où l'on trouve aussi de la graine de lilas chinois, dit Orgueil de la Chine.

Dès l'apparition du premier numéro, le succès des HISTORIETTES CONTEMPORAINES, COURRIER DE LA VILLE, par M. Eugène Briffault, a été assuré. Une causerie vive, spirituelle, amusante, des récits gais et variés, des portraits piquants et des anecdotes plaisantes encadrent comme une élégante vignette les documents curieux et les réflexions utiles que contient ce petit livre, dont l'observation se prend à toutes choses. Pour une pareille tâche, personne n'était aussi bien placé que l'auteur qui l'a entreprise. La bienveillance publique l'a récompensé, les HISTORIETTES CONTEMPORAINES ont obtenu la faveur qu'on ne refuse jamais en France aux œuvres de goût et d'esprit; elles reparaissent et conservent, avec une énergie pittoresque et incisive, l'empreinte et le caractère du temps présent (1).

(1) Prix de l'abonnement (franco pour toute la France): Paris, un an, 9 fr. trois mois, 2 fr. 25 c. Départements, un an, 10 fr.; trois mois, 3 fr. On souscrit à Paris, au bureau des HISTORIETTES CONTEMPORAINES, rue du Faubourg-Montmartre, 25. — En envoyant un mandat sur la poste ou un bon à vue sur Paris, à la direction des HISTORIETTES CONTEMPORAINES, on reçoit les numéros directement et sans nul retard.

LIBRAIRIE — BEAUX-ARTS — MUSIQUE.

Les réimpressions de la traduction de Walter Scott, par Defauconpret, se succèdent avec une rapidité qu'explique naturellement le mérite de ce beau travail accompli avec les conseils de l'illustrateur, et pour ainsi dire sous ses yeux. Voici encore une nouvelle édition pour laquelle les éditeurs, MM. Charles Gosselin et Furne, ont mis en œuvre nos artistes les plus célèbres, peintres et graveurs. L'exécution typographique, confiée à M. H. Fournier, ne

laisse rien à désirer. Les mêmes éditeurs publient une nouvelle édition, en huit volumes, des œuvres de M. de Lamartine.

— Nous recommandons à nos lecteurs et plus spécialement au commerce, le journal **PARIS**, qui se fait remarquer par le mérite de sa rédaction et par son mode de distribution. Cette feuille offre aux personnes qui en appellent à la publicité des annonces encadrant le texte et sur lesquelles il est impossible que l'attention du lecteur ne se porte pas.

— La création du monde s'est arrêtée à la femme, qui en est le chef-d'œuvre. La Physiologie de la Femme, qui vient de paraître, est aussi le chef-d'œuvre de ce monde de physiologies créées depuis un an. C'est par ce charmant petit volume que l'éditeur Charles Laisné termine sa collection, composée des dix plus jolis ouvrages de ce genre, et qui recommandent les noms de Paul de Kock, Gavarni, James Rousseau, Daubier, Henri Monnier, etc., etc. — La plupart de ces physiologies ont été réimprimées quatre ou cinq fois et vendues à plus de vingt mille.

— Sous ce titre: De la Récolte, de la Conservation du Semis et de la Germination des Graines, il vient de paraître chez Bouchard-Huzard un livre qui comble une grande lacune dans la science agricole. L'auteur, M. Charles Junbert, est parvenu, après trente mille expériences renouvelées, à déterminer d'une manière rigoureuse combien une graine peut conserver de temps ses facultés germinatives, et combien elle met de temps à germer. Cet ouvrage, par son utilité pratique, sera avant peu aux mains de tous les cultivateurs.

— Une nouvelle souscription à la **JÉRUSALEM DÉLIVRÉE**, ce beau livre qu'a publié M. Mallet, et qui a obtenu un si beau succès, vient de paraître. Nous recommandons cet ouvrage à nos lecteurs.

Monsieur le rédacteur, Ayant eu plusieurs fois connaissance, par la voie de votre estimable journal, des cures remarquables opérées par le docteur Canquoin, rue du Faubourg-Montmartre, 8, à Paris, dans les affections cancéreuses, j'ai pensé, dans l'intérêt des personnes atteintes de cette horrible maladie, que mon témoignage, et ma qualité de chirurgien, serait aussi de quelque importance. Je vous supplie donc, monsieur, de vouloir bien publier que mon épouse, affectée depuis longtemps d'un cancer ulcéré au sein droit, offrant le volume de la tête d'un enfant, maladie qui, par les ravages qu'elle avait occasionnés, ne laissait aucun espoir de guérison, vient d'être radicalement guérie en deux mois, et sans instrument tranchant, par l'heureuse découverte de M. le docteur Canquoin (1), lequel a été secondé par son digne collaborateur, M. le docteur Millardet.

HIARD, chirurgien, à Pont-sur-Sambre, près Avesnes.

Les magasins de la Société chapelière, rue Montmartre, 75, sont destinés à acquiescer une vogue immense. Là, tout s'y fait avec une grande perfection et un bon marché extraordinaire. Un chapeau de soie de la qualité la plus magnifique et d'une extrême solidité ne s'y vend que 12 fr. et le castor le plus beau 20 fr.

— A vendre, **BELLE PROPRIÉTÉ** à 8 kilom. de Paris, près Neuilly, en face le château royal. S'adresser pour la voir à M. Ollagnier, notaire, rue Hauteville, 1.

(1) L'ouvrage sur le traitement du cancer, dernière édition, se trouve chez l'auteur, à la France médicale, rue Montmartre, n. 165. Prix: 16 fr.

DECLARATIONS DE FAILLITES.

Du 14 mars. — Chauvel, papeter, rue Vivienne, 57, et maintenant rue de Crussol, 11. — Juge-commissaire, M. Meder; syndic provisoire, M. Maillet, rue du Sentier, 16.

Tacoulet, marchand de vins, rue Soufflot, à Bercy. — Juge-commissaire, M. Barthelot; syndic provisoire, M. Baudouin, rue d'Argenteuil, 38.

Lacroix, ancien débitant de boissons, actuellement monteur de parapluies, rue Guérin-Boisseau, 50. — Juge-commissaire, M. Barthelot; syndic provisoire, M. Nivet, rue Montmartre, 169.

Sieur et dame Gouffé, pâtissier, rue Neuve-des-Petits-Champs, 66. — Juge-commissaire, M. Letellier-Delafose; syndic provisoire, M. Heurté, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 25.

Dame veuve Roussel, tenant hôtel garni, passage du Saumon, 9 et 30. — Juge-commissaire, M. Letellier-Delafose; syndic provisoire, M. Lefrançois, rue Richelieu, 60.

Desprez, nouveau marchand de vins en gros, à Bercy, rue de Bercy, 64. — Juge-commissaire, M. Bourget; syndic provisoire, M. Jouve, rue du Sentier, 5.

Thomas jeune, carrossier, rue Saint-Louis, 79, au Marais. — Juge-commissaire, M. Bourget; syndic provisoire, M. Decagny, cloître Saint-Méry, 2.

Du 15 mars. — Royer aîné, fabricant de caquettes, rue Bar-du-Bec, 43; juge-commissaire, M. Ledagne; syndic provisoire, M. Thiebaut, rue de la Bienfaisance, 2.

Germain, horloger, place Richelieu, 20; juge-commissaire, M. Ouyré; syndic provisoire, M. Dalican, rue des Petites-Ecuries, 51.

L. Boishus et Co, fabricant de coke, rue St-Bernard, 21, le sieur Louis Boishus, tant en son nom personnel que comme gérant. — Juge-commissaire, M. Moine; syndic provisoire, M. Sergeant, rue des Filles-St-Thomas, 17.

SPECTACLES DU 21 MARS.

OPÉRA. — Dieu et la Bayadère.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — Lorenzino.

OPÉRA-COMIQUE. — Le Pré, Frère et Mari.

ITALIENS. — (Rep. extraordinaire.)

ODÉON. — 1^{re} repr. Les Ressources de Quinola.

VAUDEVILLE. — Mémoires du Diable.

GYMNASE. — Oncle Baptiste.

VARIÉTÉS. — Rien à faire, Bas-bleu, les Maçons, Batignolaises.

PALAIS-ROYAL. — Circonstances, Létorières, Chasse aux Vautours.

Le gérant-responsable, SOUGÈRE.

Imprimerie LANGE LÉVY et Co, rue du Croissant, 16, hôtel Colbert.

Librairie de FURNE, rue Saint-André-des-Arts, 33. — Librairie de CHARLES GOSSELIN, rue Saint-Germain-des-Près, 9, éditeurs des ŒUVRES DE LAMARTINE, BYRON, CHATEAUBRIAND, etc., etc.

NOUVELLE ÉDITION
ornée de
90 GRAVURES
sur acier.

ŒUVRES DE WALTER SCOTT

240 livraisons
à 50 CENTIMES.
Une par semaine.
La 1^{re} est en vente.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION: Cette nouvelle édition formera 30 volumes in-8, sur papier velin blanc; elle sera ornée de 90 gravures en taille-douce (littres gravées avec sujets, vignettes, vues, portraits des principaux personnages, hommes et femmes, des romans de Walter Scott). Les 30 volumes et les 90 grav. seront publiés en 240 livraisons. Il en paraît une par semaine.

TRADUCTION DE DEFAUCONPRET.

En vente chez **JUSTIN ÉLIE BERTHET** 2 volumes in-8. 15 francs.

J. MALLET et Co, éditeurs de Télémaque, de la Mythologie et du Dictionnaire universel de Géographie, d'Histoire naturelle et de Biographie, rue de l'Abbaye, 9 et 11, et chez tous les libraires de France.

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

NOUVELLE SOUSCRIPTION, 42 livraisons à 50 c. — Prix, complet: 12 fr. 50 c. — Traduction nouvelle en prose, par M. V. PHILIPON DE LA MADELEINE, augmentée d'une Description de JÉRUSALEM, par M. DE LAMARTINE. — Édition illustrée par MM. Baron et Célestin Nanteuil, ornée de 150 vignettes, de 20 magnifiques planches tirées séparément sur papier de Chine, gravées par les premiers artistes français. — Un beau volume grand in-8.

36 PAR AN. 10 CENTIMES par jour. **LE CONSAIRE.**

JOURNAL QUOTIDIEN, paraissant depuis VINGT ANNÉES et contenant chaque jour la satire de nos mœurs politiques, littéraires, artistiques, théâtrales, en prose, vers ou chansons; le PROGRAMME EXACT ET DÉTAILLÉ DES SPECTACLES. — On s'abonne à Paris rue du Faubourg-Montmartre, 15.

ASSURANCES MUTUELLES SUR LA VIE.

RECRUTEMENT; — DOT; — FOND D'INDUSTRIE; — ÉDUCATION; — DONATIONS CHARITABLES; — RENTES VIAGÈRES.

L'EQUITABLE, AUTORISÉE PAR ORDONNANCE ROYALE. DÉPARTEMENT D'HYPOTHÈQUES.

Toutes les demandes d'agences et de directions doivent être adressées FRANCO à la direction centrale, 18, boulevard des Capucins, à Paris.

AU JOUEUR, RUE MICHELLE, 52, au 1^{er}. Passage Beaujournais. — Redingotes en drap de Louviers de 60 fr. — Habits en drap extra fin, de 70 à 85 fr., ce qui se fait de mieux, 90 fr. (L'on offre confrontation de ces habits pour la qualité des draps et le fini du travail, avec ceux qui se vendent partout 120 fr.). Grand choix de paletots et d'étoffes pour pantalons.

ÉT. COLBERT.

Premier établissement de la capitale pour le traitement végétal des Maladies et des Dartres, démangeaisons, taches et boutons à la peau. Consultations médicales gratuites de 10 heures à 2 h., passage Colbert, entrée particulière, rue Vivienne, 1.

J. MALLET et Co, 9 et 11, rue de l'Abbaye, et chez tous les libraires.

VOYAGE EN ICARIE.

ROMAN PHILOSOPHIQUE ET SOCIAL, par M. CARRÉ.

2^e édition. 1 gros volume grand in-18, pouvant se relier en un seul ou deux volumes; publié en 16 livraisons à 25 c., paraissant régulièrement chaque jeudi. L'ouvrage est complet et peut être acquis de suite.

JOURNAL DES HUISSIERS.

9, rue des Trois-Frères, à Paris.

Abonnement à l'année courante 10 fr.; collection de 22 volumes 75 fr.; table triennale 6 fr.

Ce recueil offre un ensemble complet de la jurisprudence, des lois et ordonnances concernant les huissiers. Il contient la solution d'un grand nombre de questions et beaucoup de formules.

Les cahiers de janvier et février 1842 ont paru; ils renferment des articles très intéressants sur l'application de la loi de la saisie immobilière.

On s'abonne par lettre non affranchie adressée au directeur du journal.

PAPETERIE MAQUET, N° 30, rue de la Paix.

seule maison brevetée pour les

ENVELOPPES DE LETTRES MAQUET FRÈRES

en magnifique papier glacé, moins chères que le papier en feuille

UN FRANC LE CENT TOUS FORMATS

forme élégante et nouvelle

EXPÉDITION EN PROVINCE ET À L'ÉTRANGER

Accompagner chaque demande d'un mandat sur Paris.

FICHET, MECANICIEN.

CAISSES, COFFRES-FORTS, SERRURES DE SURETÉ.

A PARIS, rue Richelieu, 77, et à Lyon, place du Concert.

Dans le but d'être utile à la société, d'offrir de signaler les moyens vicieux qu'il peut y avoir aux serrures, en outre toutes les issues où les malfaiteurs peuvent pénétrer de l'extérieur à l'intérieur.

UNIVERS PITTORESQUE

Contenant l'HISTOIRE et DESCRIPTION de tous les PEUPLES, de leurs RELIGIONS, MŒURS, COUTUMES, etc., rédigées par d'habiles littérateurs, la plupart MEMBRES DE L'INSTITUT.

Prix : VINGT CENTIMES LA LIVRAISON. — 40 volumes avec 5,000 gravures sur acier, représentant tous les Sites principaux, les Monuments anciens et modernes, les Costumes, Meubles, etc., etc. — OUVRAGES EN VENTE :

EUROPE. (Se vend séparément.)

GRÈCE, par M. POQUEVILLE, membre de l'Institut; 1 vol. avec 114 planches. 6 fr.

ITALIE, par le chevalier ARTAUD, de l'Institut; 1 vol. avec 120 planches. 6 fr.

SICILE, par M. DELASSALE, correspondant de l'Institut; 1 vol. avec 120 planches. 6 fr.

SUEDE et NORWÈGE, par M. LEBAS, de l'Institut, maître de conférences à l'Ecole normale; 1 vol. de 56 feuilles et 56 planches. 6 fr.

ALLEMAGNE, par LE MÊME, 2 vol. de 62 feuilles et 200 planches. 12 fr.

SUISSE et TYROL, par M. DE GOLBÉRY, correspondant de l'Institut; 1 vol. et 92 planches. 6 fr.

RUSSIE, SIBÉRIE et Provinces Russes, CRIMÉE, CIR-CASSIE, GÉORGIE, par MM. CHOPPIN et BORE; 2 vol. 12 fr.

ASIE.

EGYPTE, par M. CHAMPOLLION-FIGERAC; 1 vol. de 52 feuilles et 92 planches. 6 fr.

MALTE, 2 fr. 50 c. — ABYSSINIE, 60 c. — ALGER, 40 c.

MADAGASCAR, MAURICE, BOURBON, 60 c. — NUBIE, 1 fr. 80 c.

Sous presse: CARTHAGE, par M. DUREAU DE LA MALLE et M. YANOSKI; et AFRIQUE septentrionale et méridionale, par M. DAVEZAC.

ASIE.

CHINE, par M. PAUTHIER, orientaliste; 1 vol. et 75 planches. 6 fr.

PERSE, par M. DUBOIS, orientaliste, conservateur adjoint de la Bibliothèque royale; 1 vol. avec 90 grav. 6 fr.

Commencé: INDE, par M. DUBOIS DE JANCIGNY et KASIMIRSKI.

AMÉRIQUE.

ÉTATS-UNIS, par M. ROUX DE ROCHELLE, ministre de France aux États-Unis; 1 vol. avec 96 planches. 6 fr.

BRESIL, etc., par M. FERDINAND DENYS; 1 volume avec 106 planches. 6 fr.

CHILI, BUENOS-AYRES, PARAGUAY, URUGUAY, PATAGONIE, TERRE DU-FEU, MALOUINES, ILES DIVERSES DES TROIS Océans, et REGIONS CIRCUM-POLAIRES, par M. BORY DE SAINT-VINCENT, membre de l'Institut, et M. F. LACROIX. 6 fr.

Commencé: MEXIQUE, par M. DE LA BENAUDIERE.

Océanie. (Terminé.)

MALAISIE, POLYNÉSIE et tableau général, par M. DE RIENZI, voyageur en Océanie; 2 volumes de 50 feuilles et 204 planches. 12 fr.

MELANÉSIE et AUSTRALIE, par le même; 1 vol. 6 fr.

PARIS

INDUSTRIEL, COMMERCIAL ET LITTÉRAIRE.

BUREAUX:
Rue Notre-Dame-des-Victoires, 25.
MODE DE PUBLICATION.
Ce Journal, du format des Débats, paraît tous les deux jours. — Chaque numéro est tiré à deux mille exemplaires, distribués à Paris et envoyés dans les départements aux sociétés littéraires.
PRIX DE L'ABONNEMENT:
POUR PARIS: Un an, 30 fr. — Six mois, 16 fr. — Trois mois, 8 fr.
POUR LES DÉPARTEMENTS: Un an, 38 fr. — Six mois, 20 fr. — Trois mois, 10 fr. (3674)

200 GRAVURES

POUR RIEN.

Le PELLETIER, 8.

L'AGE D'OR,

JOURNAL DE L'ENFANCE.

Rue Le PELLETIER, 8.

La rédaction est confiée aux Sociétés Littéraires qui écrivent spécialement pour l'enfance.

ABONNEMENTS:
Paris 6 f. | par an.
Départements . . . 7 50
On ne reçoit que les lettres affranchies.

FAIRE BRULER TOUTES LAMPES COMME UN BEC DE GAZ.

BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT.

Au moyen d'un petit appareil, d'une extrême simplicité, de forme gracieuse, qui a l'avantage de pouvoir s'adapter à toutes espèces de lampes, SANS RIEN Y CHANGER, on obtient une flamme éblouissante, PURE DE TOUTE FUMÉE, même en brûlant des huiles ordinaires et NON PURIFIÉES, et en employant des mèches éventées. PRIX: CINQ FRANCS. Il faut envoyer le porte-verre en indiquant la grandeur de la mèche. (Ecrire FRANCO.)

Fabrique et Magasins chez MM. A. NEUBURGER et Comp^e, 4, rue Vivienne, Où MM. les lampistes et commissionnaires en marchandises sont priés de s'adresser pour traiter les affaires en gros. Un dépôt de ces appareils a été fait chez M. Chabrieu, 9, rue de la Monnaie.

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE

Traduction et Vie du Tasse, par Mazuy;
AVEC NOTES HISTORIQUES D'APRÈS LES CHRONIQUES DES CROISADES
Edition illustrée par 21 gravures sur bois de Lecurieux.
Un beau vol. in-8° bien imprimé, au lieu de 8 fr. . . . 5 fr. 50
Cartonné, 4 fr. 50 — Reliure dorée 6
Chez ABEL LEDOUX, rue Guénégaud, n° 9.

RENTES VIAGÈRES.

COMPAGNIE ROYALE, rue de MÉNARS, 3, CI-DEVANT RUE RICHELIEU.
Autorisée par deux ordonnances du Roi. — Garantie: VINGT-SEPT MILLIONS.
Cette garantie est entièrement distincte de celle de dix millions de la Compagnie royale d'assurance contre l'incendie, avec laquelle il n'existe aucune solidarité.
ADMINISTRATEURS: MM. le baron DAVILLIER, gouverneur honoraire de la Banque de France, président; J. LAFITTE, — COTTE, — le comte FILLAT, — H. NOTTINGHAM, — LAFOND, — BAUDON, receveur-général à Reims, tous régens de la Banque de France; — ODIER, — MOREAU, censeurs de la Banque de France; — le baron de ROTHSCHILD, — A. DASSIER, — D. ANDRÉ, — LECOINTE, banquiers; — J. B. ARCHERON, — CLAUDE, — LAFITTE, — J. LAFITTE, banquier, président honoraire. — CENSEURS: MM. J. FÉRIER, — LESTAPPE, — comte de LAPAROLLE. — DIRECTEUR: M. FÉLIX DE VILLE.
ASSURANCES A PRÊTS FIXES. Prospectus et Renseignements, tous les jours, de 10 h. du matin à 4 h. du soir, r. de Ménars, 3. ASSOCIATIONS MUTUELLES.

DOTS DES ENFANS.

A VENDRE MACHINE A VAPEUR CONSTRUCTION ANGLAISE.

FORCE, 18 CHEVAUX; CHAUDIÈRE A BOULLEURS, 25 CHEVAUX; PRIX FIXE, 10,000 FR.

S'adresser, pour la visiter, quai Valmy, 125, au bout de la rue Grange-aux-Belles, à Paris; pour les renseignements à M. RAYMOND MONTGOLFIER, hôtel de l'Europe, cour des Fontaines; ou à Monthard (département de la Côte-d'Or).

FOULARDS POUR ROBES.

TRÈS BELLE ET BONNE QUALITÉ, DE 2 F. 25 A 2 F. 45. — RUE SAINT-HONORÉ, 90. — MAISON BARBAROUX.

FABRIQUE SPÉCIALE ET MÉCANIQUE DE LITS EN FER PLEIN LAMINÉ ET FORGÉ.

Lits en fer avec ornemens de fonte, Lits pilans et Lits de voyage.
Lits s'allongeant et se raccourcissant à volonté; Lits doubles.
Admis à l'Exposition de 1859; vendus avec garantie de 10 ans.
de CAMILLE LÉONARD, rue des Trois-Couronnes, 30.

Fournisseur des Ministères de la guerre et de la marine, des Maisons centrales de détention et Prisons, Hôpitaux et Hospices civils et militaires, des Maisons de santé, Collèges, Pensions, Séminaires, Communautés religieuses, etc.

BUREAUX et ATELIERS DE CONSTRUCTION, rue des Trois-Couronnes, 30, FAUBOURG DU TEMPLE. PARIS. MAGASINS DE VENTE, Boulevard Poissonnière, N° 14, Maison du pont de fer.

Ecrire franco pour recevoir les Tarifs et Dessins. — Expéditions en province et à l'étranger.
L'usine montée avec un matériel considérable mu par une machine à vapeur, permet d'exécuter et de livrer dans un très bref délai les commandes les plus importantes.

CAPSULES de RAQUIN

Après plus de cent essais entrepris par des écoliers rebelles qui, par l'emploi de ces nouvelles Capsules, ont été guéris en peu de jours, sans une seule exception, l'Académie de Médecine a approuvé, à l'unanimité, cette préparation comme un service important rendu. . . un progrès marqué, etc., et reconnu que, pour guérir promptement et d'une manière sûre les écoulemens récents ou chroniques, fluxions blanches, etc., ce moyen, le plus efficace et le moins coûteux, était seul dépourvu des nombreux inconvéniens de tous les autres remèdes que qu'on lui soit. 5 fr. le flacon de 64 Capsules. Chez RAQUIN, Pharmacien à Paris, r. Mignon, 2; MATHEY, Pharmacien, dépositaire gén., carrefour de l'Odéon, 10, et dans toutes les pharmacies où le Rapport de l'Académie se délivre gratuitement.

AVANTAGES EXTRAORDINAIRES

ACCORDÉS PAR LA BOULANGERIE VIENNOISE A TOUS LES CONSOMMATEURS.

Les PAINS BRIQUETTES ont décelé l'ECONOMIE résultant du PROCÉDÉ pour 15 ans) appliqué à la confection RIE VIENNOISE d'accorder, à date proportionnelle à la CONSOMMATION

Savoir: De 30 à 50 francs de pain 1^{re} qualité une prime de 10 p. 100;
De 60 à 175 francs de pain 1^{re} qualité une prime de 15 p. 100;
De 180 fr. et au-dessus de pain 1^{re} qualité une prime de 20 p. 100.

A la même consommation continuée pendant l'année entière une prime de 5 p. 100 sur le total.

A la consommation de 3,000 fr. et au-dessus, par an, de pain de 1^{re} qualité, une prime extraordinaire de 10 p. 100 sur les bénéfices nets de la Société, partagés au marc le franc. MM. les restaurateurs, limonadiers, maîtres d'hôtel, aussi bien que les petits ménages, trouveront dans cet arrangement des avantages qu'aucune autre boulangerie n'a pu leur offrir jusqu'à ce jour. — S'adresser, pour les réglemens de la Société, au bureau de la Boulangerie, rue Richelieu, 92.

MAUX DE DENTS

breveté et autorisé, guérit d'instant sans causer d'inflammation aux gencives, où la décoloration des dents saines, les plus violentes

Dépôt central, boulevard St-Denis, 9 bis. r. Vivienne, 36, r. St-Honoré, 378, et dans les pharmacies de toutes les villes

OPTIQUE

DEREPAS, BREVETÉ.

LORNETTES-VICTORIA d'un très fort grossissement (sous une petite dimension) appropriées pour le théâtre et la campagne. JUMELLES-ANGLAISES ELASTIQUES de l'ingénieur WILD, de Londres (dont le petit volume est contenu dans un étui à lanières).

M. WILD a établi chez DEREPAS un dépôt de ses verres en flint glass, dont la matière toute spéciale est si favorable aux yeux myopes ou fatigués; on les trouve montés, soit en lunettes conservées, soit en lorgnettes de spectacle.

SIROP ANTIPHLOGISTIQUE DE BRIANT

Breveté du roi. Paris, rue Saint-Denis, 154.

Ce SIROP, dont la supériorité est reconnue sur tous les autres pectoraux, est approuvé et recommandé par un grand nombre de médecins de l'Académie et de la Faculté. Il guérit en peu de temps les MALADIES INFLAMMATOIRES de POITRINE, d'ESTOMAC et d'INTESTINS, d'où résultent les Rhumes, souvent si opiniâtres, les Catarrhes, les Crachemens de sang, le Croup, la Coqueluche, la Dysenterie. — Dépôts dans toutes les villes.

Le SEUL MOYEN reconnu depuis quinze années pour se soulager soi-même et sans danger des cors aux pieds, sont les véritables LITS sulfuriques, diamants et brevétés, à Paris, rue des Fossés-Montmartre, 27, et galerie Verododat, 31, au magasin de nouveautés en broserie et parfumerie fine.

INJECTION INFALLIBLE DE THÉZET,

PHARMACIEN A AVIGNON.

Contre les ÉCOULEMENS RÉCENTS ET ANCIENS, FLUEURS BLANCHES, etc.

En cinq ou six jours de traitement, souvent plus tôt, rarement plus tard, on obtient une guérison sûre, sans avoir besoin de recourir à l'emploi de toutes ces préparations monstrueuses, dont le copahu ou le poivre cubèbe font ordinairement la base et qui toutes sont souvent dangereuses et toujours dégoûtantes. — Prix du flacon avec l'instruction: 5 francs. — Dépôt à Paris, rue du Marché-aux-Poirées, 11, et dans toutes les villes de France.

295. AUX PYRAMIDES, RUE ST-HONORÉ, 295.

ENTREPÔT GÉNÉRAL des Eaux Minérales Naturelles ET DES PASTILLES D'HAUTERIVE-VICHY.

FRANKLIN, MARIE TAILLEUR

Prix fixe. 41, Vivienne, 19, dans la cour, entre un fonds au lieu de le payer 400,000 fr., achète en fabrication, vend comptant, et reçoit ainsi à 70 et 80 fr. les habits, paletots et redingotes de 100 et 150. Gouvernement pour pantalons et gilets. Au besoin, livre en 24 heures

HOMOEOPATHIE MAISON de SANTÉ

ASSURANCES SUR LA VIE Placemens en Viager

COMPAGNIE DE L'UNION, PLACE DE LA BOURSE, 10.
GARANTIE: 16 millions de francs.

INTÉRÊT VIAGER: Abandon fait des arrérages dus au décès; 17 fr. 46 c. pour 100 à 50 ans; — 8 fr. 40 c. à 55 ans; — 9 fr. 54 c. à 60 ans; — 10 fr. 68 c. à 65 ans; — 12 fr. à 70 ans; — 15 fr. 31 c. à 75 ans; — 14 fr. 89 c. à 80 ans.

Prix :
UN FRANC
chaque
Physiologie.

PHYSIOLOGIES

PAR CAVARNI, DAUMIER,

- PHYSIOLOGIE de LA FEMME, par Et. de Neufville.
- du GANIN DE PARIS, par E. Bourget.
- du VIVANT, par James Rousseau.
- du POÈTE, par Sylvius.
- de LA PRESSE. (Biographie des journaux).

Chacun de ces petits Volumes contient de 80 à 100 vignettes.



ILLUSTRÉES,

H. MONNIER, MARCKL, ETC.

- PHYSIOLOGIE de L'HOMME MARIÉ, par P. de Kock.
- du CÉLIBATAIRE et de la VIEILLE VILLE.
- des AMOUREUX, par Et. de Neufville.
- du THÉÂTRE, par L. Couilhac.

Sous Presse :

PHYSIOLOGIE du ROBERT-MACAIRE, par J. Rousseau.
En envoyant un mandat de 10 francs, on recevra franco la collection des dix physiologies.



J. Hetzel et Paulin, Éditeurs, rue de Seine, 33, et chez tous les libraires de Paris, des départements et de l'étranger.
HISTOIRE DES FRANÇAIS
depuis le temps des Gaulois jusqu'en 1830,
PAR THÉOPHILE LAVALLÉE.
4 gros volumes in-18; format anglais à 2 francs 50 centimes le volume.

CAPSULES DARIÈS

Au Cubèbe pur, sans odeur ni saveur.

Les capsules Dariès n'occasionnent dans les intestins aucun trouble, aucune envie de vomir comme cela arrive pour les préparations de Copahu; elles agissent principalement sur les organes sécréteurs de l'urine, et modifient la vitalité des membranes muqueuses de la vessie et du canal de l'urètre. C'est le seul remède de ce genre que les malades peuvent prendre souvent et à hautes doses, sans répugnance, et de la plupart des médecins leur donnent la préférence sur les capsules de Copahu, auxquelles une commission de l'Académie, composée de MM. Boullay, Planche, Cullerier et Guérand de Bussy, reprochait dans sa séance du 27 juin 1887, de ne pas être parfaitement pures, de laisser transsuder, au bout de quelques jours, le Copahu que l'on reconnaît à l'odeur et à la vue en ouvrant les boîtes qui les renferment. On leur reproche encore d'occasionner des renvois désagréables comme toutes les préparations de baume de Copahu; ce qui n'arrive pas pour les capsules Dariès. (Voir le Bulletin de l'Académie.)

Chaque boîte renferme un prospectus signé, et se vend 4 fr., rue Croix-des-Petits-Champs, 23, au premier; à la pharmacie en face la Banque, rue de la Feuillade, 5; chez M. Colmet, rue Saint-Méry, 12, et Jullier, à la Croix-Rouge; à Lyon, chez Vernet; à Bordeaux, chez Mancel; à Rouen, chez Beauchamp; à Bayonne, chez Lebeuf; à Marseille, Thumier; à Lille, Tripiet frères, et chez les principaux pharmaciens.

M. TRAILLET, pharmacien, rue J.-J. Rousseau, 21, expédie les Capsules Dariès avec les articles de sa pharmacie et aux mêmes conditions.

ÉTUDE DE M. LOUIS, AVOCAT A SAINT-MIHIEL (MEUSE).

VENTE JUDICIAIRE.
A l'audience des criées du tribunal civil de première instance, seant à Saint-Mihiel, chef-lieu judiciaire du département de la Meuse.

Du domaine et des forges d'Abainville, du haut-fourneau de Dainville-aux-Forges, et de la tréfilerie de Vacon, dépendant de la faillite de M. Muel-Doublat, maître de forges à Abainville (Meuse).

Adjudication définitive.

On fait savoir à tous qu'il appartiendra qu'en exécution d'un jugement rendu par ledit tribunal de Saint-Mihiel le 8 décembre 1881 enregistré.

Et à la requête, poursuite et diligence de MM. Béné, homme d'affaires, demeurant à Commercy; Harmand, propriétaire à Abainville; et Louis, avoué à Saint-Mihiel, en qualité de syndics de ladite faillite, ayant pour avoué constitué ledit M. Louis.

Il sera procédé à l'audience publique des criées du tribunal civil, seant à Saint-Mihiel, au Palais de Justice, en la salle des audiences ordinaires, le mercredi 13 avril 1882, les dix heures du matin.

A l'adjudication DÉFINITIVE en trois lots des usines et immeubles ci-après :

Désignation.

Premier lot.

Ce lot comprend : 1° Les forges d'Abainville, proprement dites, situées sur le territoire de la commune d'Abainville, canton de Gondrecourt, arrondissement de Commercy (Meuse), à un kilomètre 1/2 de Gondrecourt, 4 myriamètres de Bar-le-Duc, 3 myriamètres de Neufchâteau, 6 myriamètres de Nancy, à un kilomètre de la route de Bar-le-Duc à Nancy, à 10 kilomètres de la route de Nancy à Paris par Troyes, et à 10 kilomètres du canal de la Marne au Rhin.

Elles sont desservies par les eaux de la rivière d'Ornain, dont la force moyenne pendant toute l'année est de 75 chevaux, et par trois machines à vapeur, ensemble de la force de 100 chevaux, dont les chaudières sont chauffées par la chaleur perdue des fours à puddler et à réchauffer; l'emploi de ces machines combiné avec celui des moteurs hydrauliques, assure le roulement continu des usines.

Ces usines, connues depuis longtemps par la variété et la qualité de leurs produits, ont été l'objet de la dernière Exposition des produits de l'industrie nationale, fabriqués annuellement de 2,500,000 à 3 millions de kilogrammes de fer de tous échantillons; dont une clientèle choisie et bien établie procure le placement à des prix avantageux; leur situation à proximité de vastes forêts, de mines abondantes et de nombreuses voies de communication, facilite leur approvisionnement et l'exportation de leurs produits à de bonnes conditions; leur prospérité.

Le public est prévenu que par suite de difficultés graves survenues entre M. Béné et les actionnaires de la société de l'ÉTABLISSEMENT DE COMMERCE, située rue de la Jussienne, 11, M. Compagnon a été nommé administrateur judiciaire de cette société par jugement du tribunal civil de la Seine, en date du 11 courant.

Rien ne se trouve changé dans l'administration qui continuera comme par le passé.

M. Bonnard, sous-directeur, reste chargé des détails de l'administration, de la correspondance, et remplit les mêmes fonctions qu'auparavant, avec la coopération de tous les anciens employés de la maison.

Désormais la société ne reconnaît que la signature de l'administrateur judiciaire.

Le public est également prévenu qu'il ne doit pas confondre l'ancien établissement qui reste toujours rue de la Jussienne, 11, avec une autre du même genre qui s'est établie récemment, même rue, au n° 16, en prenant la même raison sociale Béné et Co.

AGENCE BRITANNIQUE.

Rue d'Anjou, 21, Paris. — Londres, Somerset-street, 39.
Cette agence se charge de toute espèce d'intérêts en France et à l'étranger, mais n'est pas en Angleterre : dépôts, commissions, recouvrements, ventes, envois de marchandises ou de bagages à l'étranger, renseignements, affaires contentieuses administratives et commerciales, etc.

Les bureaux sont ouverts de dix à cinq heures. (Affranchir.)

MACHINE A VAPEUR.

De la force de 12 à 15 chevaux, à vendre pour 6,500 francs.
Cette machine est du système Wolff, à balancier et à condenseur, avec un réservoir à vapeur, mécanicien, r. du Château-Landon, 17 et 19, à Paris.

BUTTE.

Mécanicien, fabricant tout espèce de moteurs, machines à vapeur, etc. Prix, 800 fr., fabricant 150 élus à la minute. Machines à vapeur, Pompes rotatives, 80 fr., et féculière.

Antienne maison St-MARC, PATENTEUR du gouvernement pour la négociation des machines, r. Montmartre, 131.

MARIAGES.

Les personnes qui désirent se marier peuvent en toute confiance s'adresser à Mme St-Marc, qui a plusieurs dames veuves et demoiselles riches à établir. (Affranchir.)

Ve-tu sur l'édification en l'audience des criées du tribunal civil de la Seine, le samedi 13 avril 1882, une heure de relevée.

D'UN CHATEAU situé à Saint-Cloud, avec beau parc, des communs séparés du château, jardin anglais, verger et toutes les dépendances d'une belle habitation.

Cette propriété est située en amphithéâtre, sur le bord de la Seine; elle est remarquable par sa vue, par les eaux vives qui la traversent et par sa belle végétation.

On y arrive par le chemin de fer et par deux routes, celle de Boulogne et celle de Longchamps, par Suresne.

Ce domaine, entièrement clos de murs et d'une contenance de 16 hectares 2 ares 84 centiares.

La mise à prix est de 400,000 fr. S'adresser, pour les renseignements, à M. Me Demarville, avoué, par suite de la vente, rue du Sentier, 11, à Paris.

2° M. Me Casimir Noël, notaire, rue de la Paix, 12.

3° M. Me Foucher, notaire, rue Poissonnière, 5.

Et sur les lieux, au concierge.

A vendre, par adjudication, le 13 chambre des notaires de Paris, le mardi 19 avril 1882, une MAISON, sise à Paris, rue de Lille, 25.

Mise à prix 150,000 fr.

Une seule enchère adjudicatoire.

S'adresser à M. Desfré, notaire, 12, rue des Petits-Anglais, et à M. Desmarville, rue de Condé, 5.

A VENDRE A L'AMABLE.

BELLE TERRE PATRIMONIALE, contenant 125 hectares 5 ares 20 centiares de terre de première classe d'un seul tenant, traversée par la route royale de Paris à Gisors (Eure), à peu de distance de ces villes et de celles de Laon et Saint-Quentin. Les chemins et avenues de cette terre sont parfaitement plantés d'arbres fruitiers et de résineux. Cette terre est entourée d'un fossé et se trouve au centre de deux fortes communes.

NOTA. Le château peut parfaitement convenir à un industriel qui pourrait y faire soit une fabrique, soit une filature, se trouvant au centre des produits et d'une grande population au fait du tissage de la laine et du coton. Le vendeur pourrait prendre pour un tiers ou pour moitié dans l'industrie que l'on créerait.

Il échangerait également contre bois, ou pour une propriété dans Paris avec ou sans soufre.

Il vendrait séparément au gré des amateurs, les terres et le château; il y aura toutes facilités pour le paiement.

S'adresser à M. Vito-Sellier, propriétaire à Mousset, canton de Saintes, arrondissement de Vervins (Aisne).

A VENDRE.

A la maison de Guespé (Cotes-du-Nord), le 29 mai 1882, deux heures après midi, le magnifique emplacement et les matériaux de l'ancienne prison, rue Saint-Yves, la plus fréquentée de la ville, et à quelques pas de la place du Centre. Ce terrain, donnant sur 3 rues, et contenant 40 ares 50 c., est estimé 40,000 fr.; il sera vendu par lot, et en suite en bloc, d'après le cahier des charges déposé à la mairie.

A vendre à l'amiable.

UN REILAS DE POSTE AUX CHEVAUX, sur une des plus belles routes de France, dans une résidence agréable, à 25 kilomètres environ de la capitale.

Conditions avantageuses et facilités pour le paiement.

S'adresser à M. Ferron, notaire à Paris, rue Saint-Honoré, 319.

A louer ou à vendre, à une heure de Paris, sur le bord de la Seine, une GRANDE MAISON avec MACHINE A VAPEUR, ateliers et dépendances propres à toutes sortes de manufactures; il y a tout en outre une scierie mécanique toute prête à marcher pour pavage en bois ou autre emploi de scierie.

S'adresser, de midi à trois heures, à M. Houze, rue du Bouloir, 23.

MALADIES SECRÈTES.

4 fr. la boîte.

COPAHINE-MEIGE

Les expériences et le rapport de M. Gullerier, l'observation de nombreux praticiens, prouvent avec efficacité de cette préparation, qui agit, en une semaine de six jours, des écoulements sans danger, sans odeur, sans douleur. — DÉPOT GÉNÉRAL chez JOZEAU, pharmacien, rue Montmartre, 11, et dans toutes les bonnes pharmacies de France et de l'étranger.

Maladies Secrètes

TRAITEMENT du Docteur CH. ALBERT.

Médecin de la Faculté de Paris, maître en pharmacie, ex-pharmacien des hôpitaux de la ville de Paris, Professeur de médecine et de botanique, docteur du Gouvernement Français, décoré de médailles et récompenses nationales, etc., etc.

Les guérisons nombreuses et authentiques obtenues à l'aide de ce traitement sur une foule de malades abandonnés comme incurables, sont des preuves non équivoques de sa supériorité incontestable sur tous les moyens employés jusqu'à ce jour.

Avant cette découverte, on avait à désirer un remède qui agit également sur toutes les constitutions, qui fût sûr dans ses effets, qui fût exempt des inconvénients qu'on reprochait avec justice aux préparations mercurelles, corrosives et autres.

Consultations gratuites tous les jours de 8 h. du matin jusqu'à 8 h. du soir.

Rue Montorgueil, n° 21, Maison du Confesseur, au Premier.

TRAITEMENT PAR CORRESPONDANCE. (Affranchir.)

Étude de M. Genest, avoué à Paris, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 1.

Vente en l'état et par le ministère de M. Lebaudy, notaire à Paris.

1° D'UN GRAND ET BEAU FONDS DE COMMERCE DE RESTAURATION, connu sous le nom de RESTAURANT DE LONDRES, sis au Palais-Royal, galerie Montpensier, n° 53, 54 et 55.

2° Des marchandises, ustensiles et effets mobiliers garnissant ledit fonds.

Et 3° Du droit au bail des lieux où s'exerce ledit établissement, ensemble de la clientèle y attachée.

L'adjudication définitive aura le 21 mars 1882, à midi.

Mise à prix : 6,000 fr.

Et pour les objets mobiliers, marchandises et ustensiles, d'après l'estimation qui en sera faite par l'expert.

S'adresser pour les renseignements, à Paris :

1° A M. Genest, avoué poursuivant la vente, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 1.

2° A M. Lebaudy, notaire présent à la vente, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 1.

3° A M. Lebaudy, notaire, rue de la Harpe, 42.

4° A M. Lebaudy, notaire, rue Pastourel, 1, synde de la faillite du sieur Durbin.

Étude de M. Genest et Rendu, avoués à Paris.

Adjudication sur baïse de mise à prix, le 27 mai 1882.

Entre majeurs et mineurs.

En l'audience des criées au tribunal civil de première instance de la Seine, une heure de relevée.

D'UN DOMAINE de LA MALMAISON, ancienne résidence de l'empereur Napoléon et de l'impératrice Joséphine, situé à Neuilly, près Paris.

Cette propriété consiste en un beau château, belle serre avec bassins de service et dépendances. Vaste et beau parc richement orné de statues, de vases et autres objets d'art, traversés dans sa partie milieu par une belle rivière anglaise formant une grande île, petit lac et pièce d'eau; le tout alimenté par la fontaine de Neptune, construite au bout de la belle avenue qui fait partie de la vallée Hudson, beaux jardins fleurissants et malgés.

Petit château récemment décoré construit sur le bâtiment de l'ancienne serre.

Mise à prix : 200,000 fr.

S'adresser, pour les renseignements, à M. Me Genest, avoué poursuivant la vente, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 1, à Paris, et déposer d'une copie du cahier des charges et des titres de propriété.

2° A M. Rendu, avoué, présent à la vente, rue de la Harpe, 42.

3° A M. Me Casimir Noël, notaire à Paris, rue de la Paix, 12.

Sous l'autorisation desquels on ne pourra voir ledite propriété, et seulement à compter du 15 avril prochain.

Étude de M. Rendu, notaire à Paris, rue Sainte-Anne, 51.

A vendre par adjudication, volontaire, en la chambre des notaires de Paris, rue du Châtelet, par le ministère de M. Rendu, notaire, le mardi 5 avril 1882, heure de midi.

En sept lots qui ne seront pas réunis, 1° Une MAISON à Paris, rue Popincourt, 40, au coin de la rue des Américains.

2° Une MAISON à Paris, rue de la Roquette, 83.

3° Une MAISON à Paris, rue de la Roquette, 83 bis.

4° Une MAISON à Paris, rue de la Roquette, 83 ter.

5° Une MAISON à Paris, avenue de Lowendal, 21.

6° Une MAISON à Versailles, avenue de Seaux, 18.

Et 7° Une MAISON, sise à Versailles, rue des Châteaux, 23.

Profits. Mis à prix.

1° lot. 8,315 110,000

2° lot. 3,335 45,000

3° lot. 440 7,000

4° lot. 1,885 25,000

5° lot. 9,750 140,000

6° lot. 1,650 20,000

7° lot. 2,570 25,000

Une seule enchère suffira pour que l'adjudication soit prononcée.

S'adresser à M. Rendu, notaire à Paris, rue Sainte-Anne, 51.

Paris.—Imprimerie LANGRÈS LÉVY et Co, rue du Croissant, 10, hôtel Colbert.